

Ces prises de notes sont personnelles : elles n'engagent que moi (a.b.).
Les liens sont valides au 15 juillet 2008.

Mercredi 21 mai 2008

Paysage

La nuit est douce et suave pour celui qui est pris par elle ; terrible, angoissante, spectrale pour celui qui lui résiste, veut la voir et la comprendre.

Les fantômes sont des messagers du paysage dans l'espace géographique.

Erwin STRAUS, *Du sens des sens*.

Contribution à l'étude des fondements de la psychologie,
Chapitre 7, De la différence entre le sentir et le percevoir,
Éd. Jérôme Million, 2000, p. 383.

Rencontre

Première chaîne de collines italiennes sous le soleil. Tout semble préparé depuis des siècles pour mon arrivée. Cela ne se révèle naturellement qu'au cours de la marche solitaire, quand aucune présence étrangère ne me sépare de ce qui se trouve devant moi. Une voix se fait entendre : libérée avec une puissance mécanique supérieure à celle de mille gramophones. Pleine de toutes les splendeurs des vivants, quand les marionnettes les représentent, ou de celles d'un comédien qui joue le rôle d'un comédien. Toute cette rue pleine de trappes acoustiques. Chacun de mes pas déclenche un conflit, une chanson, des coups qui claquent sur une planche à laver. — Ravissement lorsqu'on suscite un premier buon giorno.

Richesse de la langue populaire : le peuple ne s'en tient jamais, quand on se quitte, à un salut de la main, comme les classes supérieures. L'arriver de la n'est que le début du finale, qui s'égrène ensuite un bon moment le long du chemin comme des confettis.

Chaque bruit enrichit le silence. Il y a un silence des coqs, un silence de la hache, un silence des grillons, des chiens que ne perçoit jamais celui qui est en société parce que ces bruits ne l'atteignent pas. Les bruits sont craintifs : ils ne s'adressent qu'au solitaire.

Variante :

« Les bruits sont craintifs ; ils ne s'adressent qu'au solitaire. Et ils veulent être entendus et médités et participer à la discussion.

Ils veulent prendre la parole, même en silence, ... »

Walter BENJAMIN, « Premières chaînes de collines italiennes sous le soleil »,
fragment 164, in *Fragments*,
coll. Librairie du Collège international de philosophie, Puf, 2001 p. 247-248, 299.

*

« Comme d'habitude... **JEAN AYME** n'est pas là, mais il est très présent... »

LES ANNONCES

1
30-31 mai, Reims, XI^e rencontres de la C.R.I.E.E. : « Expériences de la folie »
<http://www.afpep-snp.org/fichiers%20pdf/avr2008/Rencontres%20CRIEE2008.pdf>

2
5 juin, 18h-20h, Paris, Université Paris VII, Halle aux farines, interventions dont celle de Jean OURY : « analyse structurale et métapsychologie dans les psychoses »

3
18 juin, 14 h, Hôpital Charles Foix, Ivry/seine, « Histoires du vieillir : 15 ans de l'hôpital de jour », débat autour de Jean OURY. « Le temps dans l'institution et l'institution dans le temps »

4
20-21 juin, Rencontres de St Alban (Lozère), « Politiques du sujet »

5
7-11 juillet, Chingy (Loiret), Premières rencontres d'été de la pédagogie institutionnelle : « Prendre position et tenir sa place ».

<http://www.ceepi.org/>

JEAN OURY rappelle le livre de **PIERRE DELION**, *Tout ne se joue pas avant 3 ans*
<http://www.balat.fr/spip.php?article488>
Des textes de **PIERRE DELION** sur le site de **MICHEL BALAT**
<http://www.balat.fr/spip.php?rubrique23>

« C'est important, politiquement... »

autour de l'analyse institutionnelle

« On en est toujours — c'est sans fin — en train d'essayer d'articuler des concepts autour de l'analyse institutionnelle... »

Ça peut sembler un rabâchage...

... se méfier des rabâchages !

On déplace une pierre : autre chose apparaît...

**JACQUES LACAN, Séminaire I,
Les Écrits techniques de Freud (1953-1954), Seuil, 1975,
Points « Essais », p. 74.**

« ... Les difficultés mêmes que j'ai ici, moi aussi, à reprendre sans cesse ce problème qui est toujours présent à notre expérience, car il faut bien, sous diverses formes, arriver à le créer chaque fois sous un angle neuf. Freud nous explique qu'il faut refaire, à chaque fois, l'innocent. » (3 février 1954)

... et c'est le non dit qui peut être le plus important...

✚ Silence/Sens

Il faut du silence entre les mots, entre les phrases. Sinon ça ne fait que du bruit. On en arrive à une lapalissade :

« **Pour éviter le bruit, il faut faire silence** »

Et que le *sens* puisse advenir...

JACQUES LACAN, Séminaire I..., p.432
« ...Il n'est pas simplement négatif, mais il vaut comme au-delà de la parole. Certains moments de silence dans le transfert représentent l'appréhension la plus aigüe de la présence de l'autre comme tel. » (7 juillet 1954)

[premier mouvement]

[1][au quotidien :

Le jeune homme qui voudrait être schizophrène et qui n'y arrive pas...

JEAN OURY fait référence à...

...FRANÇOIS TOSQUELLES : Les psychoses de façade

FRANÇOIS TOSQUELLES, « Frantz Fanon et la psychothérapie institutionnelle », Sud-Nord, n° 22, 2007/01¹

<http://www.cairn.info/revue-sud-nord-2007-1.htm>

« Or, un jour – on était encore chez moi, discutant de choses et d'autres avec Fanon et le docteur Koechlin qui était de passage –, on nous téléphona, demandant l'interne Fanon pour une urgence à la « Terrasse ». Quand il revint avec nous, il était très en colère et très déçu, puisque cette malade, d'une façon très inattendue pour tous, avait cassé presque toutes les vitres du quartier. C'était en soi déjà très grave... Toutefois, ce dont Fanon se plaignait aussi, c'était qu'une des soignantes de ce quartier – une religieuse, sœur Carmen – ne voulait pas transférer la malade dans son quartier d'origine, cela contre l'opinion de Fanon. Il disait, comme tout bon médecin, que cette maladie avait lamentablement rechuté et qu'il fallait recommencer la cure d'insuline. Sœur Carmen avait eu vent de l'existence de ce qu'on appelait, avec Kretschmer, les psychoses de façade, concept inconnu dans la psychiatrie classique lyonnaise. Elle pensait que, souvent, des malades, devant l'angoisse de rejoindre leur famille et la normalité sociale, s'engageaient dans des démonstrations très spectaculaires de folie qui ne répondaient plus à une contrainte biologique. L'infirmière, sœur Carmen, réclamait qu'on l'autorisât à continuer sur place le parcours aléatoire d'une longue présence psychothérapeutique en provoquant des dessins de la malade avec elle. J'ai dû arbitrer d'urgence ce conflit entre le savoir de Fanon et le savoir de l'infirmière. J'ai crédité cette infirmière d'une certaine confiance. Je pensais qu'elle pouvait essayer de démonter les ressorts de cette rechute.

En effet, il s'ensuivit quarante-huit heures d'efforts entre la malade et l'infirmière, sans discontinuité, jour et nuit. À partir de la pratique des dessins et des commentaires qui avaient toujours une nette connotation sexuelle – notamment avec l'autoérotisme –, la malade reprit de nouveau pied dans la vie sociale la plus correcte. Un mois après, elle sortait, et comme il est convenant de le rapporter, notre héroïne se maria normalement et eut deux enfants sans aucune rechute de sa bruyante schizophrénie paranoïde.

Le rappel de cette anecdote professionnelle très spectaculaire et dramatique revient à mon souvenir simplement pour souligner que, quelles que soient les bonnes orientations prises

¹ Publié également in *Histoire et histoires en psychothérapie* (dir. Michel Minard), Érès, 1992.

par un thérapeute, drapé de son savoir, lorsqu'un certain nombre de catastrophes adviennent au cours de la cure d'un psychotique, nous reprenons tous presque automatiquement nos vieilles conceptions objectives concernant les prétendues maladies mentales. On peut dire que tout le monde est dupe de ces pièges qui apparaissent au cours de toute psychothérapie plus ou moins institutionnalisée. Des psychanalystes de premier plan, aussi... »

[2][au quotidien :

Un autre jeune homme : « J'ouvre un livre, je comprends rien ! Je regarde tous les mots, un par un... »

Il ne faut pas regarder les mots, il faut regarder dans le vide ! — « Lequel est le plus fou !! » — ... Entre les mots, entre les lignes, entre les pages ... et même... entre les livres !

JEAN OURY donne l'exemple de livres dont on ne comprend rien. Et puis, un jour on les relit, et on comprend tout. Il faut être patient.

🔗 L'énigme : entre les lignes

Quand on lit, c'est toujours énigmatique. Si on croit comprendre, il faut se méfier. Chaque relecture est différente.

JEAN OURY parle de « multiréférences », si on est un peut attentif.

Il parle aussi de cette tendance à « chosifier », qui appartient peut-être à l'espèce humaine, mais qui dépend aussi des langues.

Je note cette dernière remarque, car je ne la comprends pas dans le contexte. Cela s'éclaircira peut-être à une prochaine lecture ou dans une autre séance...

JACQUES LACAN, Séminaire I, Les Écrits techniques de Freud (1953-1954), Seuil, 1975, Points « Essais », p. 250.

« Si vous croyez avoir compris, vous avez sûrement tort. »
(7 avril 1954)

JEAN OURY, « Concepts fondamentaux »,

Une intervention à Louvain, le 12 décembre 1997.

http://users.belqacom.net/PI-IP/IPteksten/TIP-archieff/TIP_2_pp_1_18.pdf

« C'est dans la périphérie qu'il y a des choses qui se passent. Lacan situait cette périphérie au niveau de l'énigme. Si il n'y pas d'énigme dans un milieu, le milieu est mort. Lacan définissait très bien l'énigme. À un moment donné il disait que l'énigme est l'énonciation avec indice d'énoncé, c'est à dire ce qui n'arrive pas à s'énoncer. L'énonciation reste là, presque de l'ordre d'un processus inconscient. Plus tard il a dit que l'énigme c'est ce qui est entre les lignes. Quand on lit un texte, c'est entre les lignes que le sens apparaît on pourrait même dire entre les pages et entre les mots ; Ce qui définit le mot, c'est les petits mots qui définissent les autres. Aristote les appelait les prosdiorismes. Les prosdiorismes étaient à l'origine des quantificateurs en mathématiques. C'est ce niveau là "entre les mots, entre les lignes" qui est en question et qui ne peut pas être évalué par les calculs technocratiques dont on souffre tant.

JACQUES LACAN, la formule de l'énigme : E^e

« J'écris ça E^e (E indice e, E, un grand E) ; il s'agit de l'énonciation et de l'énoncé, et l'énigme consiste en leur rapport du grand E au petit e, à savoir de pourquoi diable un tel énoncé a-t-il été prononcé. C'est une affaire d'énonciation, et l'énonciation, c'est l'énigme, l'énigme portée à la puissance de l'écriture, c'est quelque chose qui vaut la peine qu'on s'y arrête. »

JACQUES LACAN, Télévision (1973), Seuil, 1974

http://ecx.images-amazon.com/images/I/51D5QB82G6L._SS500_.jpg

Visionner le film

<http://www.ubu.com/film/lacan.html>

JACQUES LACAN, « L'entre les lignes »

JACQUES LACAN, Séminaire I, Les Écrits techniques de Freud (1953-1954), Seuil, 1975, « Points essais », p. 370-374.

« Si effectivement le concept est le temps, nous devons analyser la parole par étages, en chercher les sens multiples **entre les lignes**. Est-ce sans fin ? Non ce n'est pas sans fin. Seulement, ce qui se révèle en dernier, le dernier mot, le dernier sens, est cette forme temporelle dont je vous entretiens, et qui est à soi tout seul une parole. Le dernier sens de la parole du sujet devant l'analyste, c'est son rapport existentiel devant l'objet de son désir.

Ce mirage narcissique ne prend en cette occasion aucune forme particulière, il n'est rien d'autre que ce qui soutient le rapport de l'homme à l'objet de son désir, et le laisse isolé dans ce que nous appelons le plaisir préliminaire. Ce rapport est spéculaire, et il met ici la

parole dans une sorte de suspension par rapport à cette situation en effet purement imaginaire.

Cette situation n'a rien de présent, rien d'émotionnel, rien de réel. Mais, une fois qu'elle est atteinte, elle change le sens de la parole, elle révèle au sujet que sa parole n'est que ce que j'ai appelé dans mon rapport de Rome *parole vide*, et que c'est en tant que telle qu'elle est sans aucun effet.

Tout cela n'est pas facile. Est-ce que vous y êtes ? Vous devez comprendre que l'au-delà auquel nous sommes renvoyés, c'est toujours une autre parole, plus profonde. Quant à la limite ineffable de la parole, elle tient à ce que la parole crée la résonance de tous ses sens. En fin de compte, c'est à l'acte même de la parole en tant que tel que nous sommes renvoyés. C'est la valeur de cet acte actuel qui fait la parole vide ou pleine. Ce dont il s'agit dans l'analyse du transfert, c'est de savoir à quel point de sa présence la parole est pleine. [...]

Freud nous montre comment la parole, à savoir la transmission du désir, peut se faire reconnaître à travers n'importe quoi, pourvu que ce n'importe quoi soit organisé en système symbolique. [...]

Qu'est-ce que Freud appelle *Übertragung* ? C'est, dit-il, le phénomène constitué par ceci, que pour un certain désir refoulé par le sujet, il n'y a pas de traduction directe possible. Ce désir du sujet est interdit à son mode de discours, et ne peut se faire reconnaître. Pourquoi ? C'est qu'il y a parmi les éléments du refoulement quelque chose qui participe de l'ineffable. Il y a des relations essentielles qu'aucun discours ne peut exprimer suffisamment, sinon dans ce que j'appelais tout à l'heure l'**entre les lignes**. [...]

Il nous parle des *Tagesreste*, des restes diurnes, qui sont, dit-il, désinvestis du point de vue du désir. Ce sont dans le rêve des formes errantes qui, pour le sujet, sont devenues de moindre importance – et se sont vidées de leur sens. C'est donc un matériel signifiant. Le matériel signifiant, qu'il soit phonématique, hiéroglyphique, etc., est constitué de formes qui sont déchues de leur sens propre et reprises dans une organisation nouvelle à travers laquelle un sens autre trouve à s'exprimer. C'est exactement cela que Freud appelle *Übertragung*.

Le désir inconscient, c'est-à-dire impossible à exprimer, trouve moyen de s'exprimer tout de même dans l'alphabet, la phonématique des restes du jour, eux-mêmes désinvestis du désir. C'est donc un phénomène de langage comme tel. » (16 juin 1954)

[3] [au quotidien :

JEAN OURY raconte encore :

Un vrai schizophrène...

Un autre jeune homme... arrivé à La Borde, pour une éventuelle hospitalisation, avec un diagnostic : « Schizophrénie paranoïde à tendance paranoïaque »...



Le diagnostic

✚ La prudence en matière de diagnostic

Appliquer une méthode traditionnelle, comme le « Praecox gefühl », « l'instant de voir » (au sens de **LACAN**)

Revoir les séances de janvier et février autour de ces deux concepts

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/100708/JO_080116.pdf

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/100708/JO_080220.pdf

- « Mais vous n'êtes pas schizophrène !
- « Ah, bonne nouvelle ! »

Il y avait eu confusion avec une toxicomanie qui durait depuis dix ans...

Un travail de « lecture », de « déchiffrage » des choses qui se passent...

✚ Espèce d'espace

... Pour que de ce travail puisse émerger quelque chose, il y a nécessité d'une sorte d'espace qu'il ne faut pas envahir de sa « prestance »

*Relire, p.2, la citation de **FRANÇOIS TOSQUELLES***

« Je suis » psychanalyste,
« je suis » médecin,
« je suis » balayeur,

... question de grade : l'espace est plein... Il n'y a plus de place pour l'autre. Il faut nettoyer tout ça.

GEORGES PÉREC, *Espèces d'espace*, Galilée, 1974

« J'ai plusieurs fois essayé de penser à un appartement dans lequel il y aurait une pièce inutile, absolument et délibérément inutile. Ça n'aurait pas été un débarras, ça n'aurait pas été une chambre supplémentaire, ni un couloir, ni un cagibi, ou un recoin. Ça aurait été un espace sans fonction. Ça n'aurait servi à rien, ça n'aurait renvoyé à rien... »

Pour lire la suite de l'extrait :

<http://remue.net/cont/perec.html>

✚ La vertu du balayeur : nettoyer l'espace

Une des principales vertus pour qui travaille dans le champ de la psychiatrie, — qu'il soit jardinier, cuisinier, psychanalyste, moniteur, psychologue : celle du balayeur.

JEAN OURY, « Concepts fondamentaux »,
Une intervention à Louvain, le 12 décembre 1997.

http://users.belgacom.net/PI-HP/IPteksten/TIP-archieff/TIP_2_pp_1_18.pdf

« Cela peut surprendre, balayeur, ça veut dire avec un balai, nettoyer l'espace. Et nettoyer l'espace, c'est au sens de ce qu'avait dit Tosquelles en 1952 dans une discussion avec Daumezon, avec Le Guillant et autres, et il disait mais ce qui est en question dans cette soi-disant P.I. c'est pas grand chose, mais d'une importance fantastique. C'est à peu près analogue à la découverte de l'asepsie en médecine et en chirurgie au XIX^e siècle. Si on n'avait pas découvert l'asepsie, il n'y aurait pas eu de développement ni de la médecine ni de la chirurgie. Donc, c'est de prendre conscience que, aussi bien le milieu hospitalier que la simple consultation nécessitent justement des précautions tout à fait particulières : des précautions d'asepsie, au sens de ne pas encombrer l'autre avec un fatras de fantasmes ou d'érudition, pour être là, c'est à dire balayer un petit peu l'espace. On ne peut pas opérer chirurgicalement ou psychanalytiquement dans une écurie mal tenue ou sur un tas de fumier. Il faut bien nettoyer ça. Et c'est souvent ça qui est le plus méconnu. Il y a une sorte de méconnaissance de ce qui est nocif pour l'autre. Ca, c'est être balayeur. Mais en même temps être pontonnier, c'est-à-dire pouvoir faire des ponts, faire des passerelles. »

✚ Une certaine surface de « neutralité »

Il faut être balayeur pour avoir une certaine surface de « neutralité »...

JEAN OURY, « Psychanalyse, psychiatrie et psychothérapie institutionnelles »,

in *L'Apport freudien, éléments pour une encyclopédie de la psychanalyse*,
P. KAUFMAN (dir.) Paris, Bordas-Larousse, 1993, 1998, p. 829
(dans l'édition de 1998)

Disponible dans *Vie sociale et traitement*, n° 95, 2007/3

http://www.cairn.info/article.php?ID_REVUE=VST&ID_NUMPUBLIE=VST_095&ID_ARTICLE=VST_095_0110

« Donc, pour s'occuper du psychotique, il faut être plusieurs. C'est une équation générale, à partir de laquelle notre travail doit se structurer. Il est nécessaire, en effet, de créer des "espaces" différenciés. Une prise en charge par un psychothérapeute, ou dans certains cas dans des cothérapies complémentaires, crée un espace de psychothérapie différent de celui de la vie quotidienne.

François Tosquelles, lors du Congrès international de psychothérapie, à Barcelone, en septembre 1958, soulignait que "l'erreur la plus grave consisterait à établir, dans un centre fermé, une psychothérapie additionnelle, venant du dehors, non intégrée à la vie de l'hôpital. Cela (l'intégration du psychothérapeute dans la vie de l'hôpital) est parfaitement viable pour les schizophrènes, la cohésion du sens du monde vécu concrètement étant indispensable à la reconquête de la cohésion intérieure. Nous considérons beaucoup de catastrophes de la psychothérapie des schizophrènes traités individuellement comme secondaires à cette erreur technique, qui, par ailleurs, rend le médecin, s'il fait son devoir, esclave de son malade"... C'est une prise de position sur laquelle on doit être absolument intransigeant. Avec certains cas qui ont échappé à cette règle, on a pu constater des difficultés, des impasses, et quelquefois des accidents tragiques.

À propos "d'espaces différents", nous pouvons nous référer à la nouvelle d'Edgar Poe : *La lettre volée*. La lettre se trouve exposée dans un autre "espace" que l'espace perquisitionné ; les policiers ne la voient pas, pourtant elle leur "crève" les yeux...

À ce sujet, beaucoup de thérapeutes affirment qu'il n'est pas possible de mener à bien une psychothérapie analytique à l'intérieur d'un établissement si le psychothérapeute fait partie du collectif... C'est confondre topographie et topologie, imaginaire et symbolique, neutralité "objective" et véritable neutralité (souvent "active), etc. [...]

Mais, d'autre part, "l'espace de l'analyse" ne doit pas être incarné par le psychothérapeute. C'est une modalité de l'espace du grand Autre ; du "moins-un", comme dit Lacan. Il faut du "+ (- 1)" afin qu'il y ait un repérage ponctuel vis-à-vis du système multiréférentiel ; cela nécessite des conditions matérielles extrêmement rigoureuses. En effet, la psychothérapie institutionnelle doit créer des façons de vivre qui permettent à chaque malade d'être soigné au niveau de sa singularité, de sa différence d'avec les autres. C'est d'ailleurs ce qui compte dans toute thérapie. Mais cela n'est réalisable que par une étude concrète des modes de gestion de "l'espace" de la vie quotidienne. C'est d'une grande complexité. »

Revoir la séance du mois de janvier

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/J00708/J0_080116.pdf



La réduction phénoménologique transcendantale

Un effort systématique, une sorte de méthodologie pour mettre entre parenthèses tout ce qui nous trotte dans la tête ou nous soucie...

Arriver à une surface où il n'y a pas d'accidents, qui puisse être de la même *texture* que celui qui arrive pris, lui, dans des soucis pathologiques...

Ni en face, ni à côté : dans le même jardin...

Sur la réduction phénoménologique selon **HUSSERL**

EDMUND HUSSERL, L'Idée de la phénoménologie (1907), PUF, 1997.

http://www.puf.com/wiki/Autres_Collections:L%27id%C3%A9e_de_la_ph%C3%A9nom%C3%A9nologie

EDMUND HUSSERL, De la réduction phénoménologique.

Textes posthumes (1926-1965), éd. Jérôme Million, 2007.

<http://www.millon.com/collections/philosophie/krisis/reduction.html>

Un exposé très clair sur le site des étudiants en philo de Paris 8

<http://www.paris-philosophie.com/article-3579053.html>

« Rappelons, pour mieux comprendre cette étape, qu'Husserl distingue deux aspects du transcendantal.

Le premier aspect renvoie à notre mode de pensée le plus naturel, qui distingue d'une part l'intériorité de la conscience, et, d'autre part, l'extériorité du monde. Dans un tel mode de pensée, la connaissance et l'objet sont réellement séparés l'un de l'autre, ce qui entraîne deux attitudes possibles : la première étant l'indifférence envers la chose transcendante (conseil de Hume), la seconde, la croyance en la chose transcendante (Platon, par exemple). Mais, dans les deux cas, la connaissance des choses telles qu'elles sont en elles-mêmes est effectivement impossible.

Or, le but que s'est fixé Husserl est de montrer comment cette connaissance est possible. Il faut donc saisir d'un autre abord le transcendantal pour supprimer l'opposition naturelle entre intériorité et extériorité.

Pour cela, il est nécessaire de ne plus se considérer comme installé dans le monde, et de tourner son regard sur soi-même, afin de ne plus considérer le monde comme extérieur à l'intériorité de la conscience, mais en tant qu'il est m'apparaissant, c'est-à-dire comme phénomène pur et pur phénomène (étant entendu que l'epoché est toujours maintenue).

Dès lors, la conscience et le monde ne sont plus en opposition dans l'attitude transcendantale, mais constituent à eux deux une attitude et un phénomène unique : la conscience du monde.

Ainsi le monde n'est plus transcendant au sens premier, c'est-à-dire au sens d'extérieur inaccessible, mais, en tant qu'il m'apparaît tel qu'il est, c'est-à-dire comme phénomène pur, il devient pour la conscience une unité de sens intentionnel ou noème. De même, la conscience n'est plus une intériorité stricte et limitée à elle-même, mais s'élargit en s'ouvrant au monde tel qu'il m'apparaît.

En fait, dans un tel processus, la réflexion sur soi-même nous fait apparaître la conscience elle-même comme un phénomène pur, et, en ce sens, immanent au monde. L'epoché me conduisant à ne plus avoir qu'une pure vision de moi-même et du monde, puisque mon jugement est suspendu, ma conscience et le monde deviennent pour moi des phénomènes purs et forment par là même une unité intentionnelle : je me perçois comme percevant le monde.

Ceci admis, la phénoménologie peut se développer comme transcendantale.

En effet, dans la réduction phénoménologique ou réduction transcendantale, je ne regarde plus seulement les objets, mais l'acte par lequel j'atteins ces objets : monde et conscience

ne sont plus opposés mais s'inscrivent dans le champ unique de ce que l'on pourrait appeler une "transcendance immanente" constituée et rendue possible par un retour réflexif sur soi-même.

Plus encore, et ainsi définie, la connaissance phénoménologique devient une connaissance de l'essence.

Dès lors, la connaissance de l'essence, comprise comme pure vue du phénomène pur, c'est-à-dire comme saisie d'une unité intentionnelle, comme saisie du sens véritable de l'objet, étant reconnue possible, la constitution, dernière étape de la réduction, peut s'opérer. »

Des extraits de **HUSSERL**

http://www.philo5.com/Les%20philosophes%20Textes/Husserl_Phenomene.htm

EDMUND HUSSERL, Idées directrices pour une phénoménologie (1913), Gallimard, 1950, Tel, 1985.

« Au lieu [...] de vivre naïvement dans l'expérience et de soumettre l'ordre empirique, la nature transcendante, à une recherche théorique, opérons la "réduction phénoménologique". En d'autres termes, au lieu d'opérer de façon naïve, avec leurs thèses transcendantales, les actes qui relèvent de la conscience constituante de la nature et nous laisser déterminer, par des motivations qui y sont incluses, à des positions de transcendance toujours nouvelles, mettons toutes ces thèses "hors de jeu" ; nous n'y prenons plus part ; nous dirigeons notre regard de façon à pouvoir saisir et étudier théoriquement la conscience pure dans son être propre absolu. C'est donc elle qui demeure comme le "résidu phénoménologique" cherché ; elle demeure, bien que nous ayons mis "hors circuit" le monde tout entier, avec toutes les choses, les êtres vivants, les hommes, y compris nous-mêmes. Nous n'avons proprement rien perdu, mais gagné la totalité de l'être absolu, lequel, si on l'entend correctement, recèle en soi toutes les transcendants du monde, les "constitue" en son sein.

Élucidons ce point dans le détail. Gardons l'attitude naturelle et opérons purement et simplement tous les actes grâce auxquels le monde est là pour nous. Nous vivons naïvement dans le percevoir et l'expérimenter, dans ces actes thétiques², au sein desquels des unités de chose nous apparaissent, non seulement nous apparaissent mais nous sont données avec la marque du "présent", du "réel". Passant aux sciences de la nature, opérons des actes de pensée réglés selon la logique expérimentale, au sein desquels ces réalités, prises comme elles se donnent, sont déterminées en termes de pensée, au sein desquels également on conclut à de nouvelles transcendants en prenant pour fondement ces transcendants déterminées par l'expérience directe. Plaçons-nous maintenant dans l'attitude phénoménologique : interceptons dans son principe général l'opération de toutes ces thèses cogitatives ; c'est-à-dire "mettons entre parenthèses" celles qui ont été opérées et

² Thétique : (du grec *theticus*) Qui pose quelque chose en tant qu'existant. Thèse posée.

“ne nous associons plus à ces thèses” pour les nouvelles investigations ; au lieu de vivre en elles, de les opérer, opérons des actes de réflexion dirigés sur elles ; nous les saisissons alors elles-mêmes comme l'être absolu qu'elles sont. Nous vivons désormais exclusivement dans ces actes de second degré dont le donné est le champ infini des vécus absolus – le champ fondamental de la phénoménologie. »

Un numéro de la revue ALTER sur la réduction

<http://www.revue-alter.com/alt11.htm>

Généralités sur **HUSSERL**

http://fr.wikipedia.org/wiki/Edmund_Husserl

http://www.puf.com/wiki/Auteur:Edmund_Husserl

Voir la séance d'octobre 2007

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/J00708/J0_071017.pdf



La relation avec l'autre

➤ Dans le même paysage

JEAN OURY, « Chemins vers la clinique »,
L'Évolution psychiatrique, n° 72, 2007/3

<http://www.sciencedirect.com/science/journal/00143855>

« Nous avons toujours insisté – surtout quand il s'agit de psychotiques, de schizophrènes, etc. – sur l'importance du maintien d'une "libre circulation", laquelle entre dans l'équation qui articule l'aléatoire des "rencontres". Il faut bien souligner que cette "circulation" et ces rencontres ne sont pas forcément de l'ordre de mouvements "corporels". Cela exige de la part des "artisans" psychothérapeutes un exercice permanent de ce que l'on peut appeler "réduction phénoménologique transcendantale" permettant d'accueillir autrui dans ce que Erwin Straus, Henri Maldiney³, Jacques Schotte, nomment le "paysage" : mettre entre parenthèses ses propres préoccupations pour être dans le même paysage de celui qui se présente là, avoir le même "horizonné" (comme le disait Eugène Minkowski), être sensible à ce que François Tosquelles, entre autres, nommait la "kinesthésie". Il faut articuler à ce niveau les approches multiples de Juan de Ajurriaguerra⁴ à propos du tonus postural. »

³ Henri Maldiney, « Le dévoilement de la dimension esthétique dans la phénoménologie d'Erwin Straus – L'espace du paysage » (1966), in *Regard, parole, espace*, 1973, Éditions l'Age d'Homme.

⁴ Juan de Ajurriaguera, *Le Cortex cérébral*, Éditions Masson, 1960.

JEAN OURY, « Pathique et fonction d'accueil en psychothérapie institutionnelle »,
in Jacques Schotte (éd.), *Le Contact, De Boeck-Wesmael, 1990*

[http://www.lacanw.be/archives/institutionnalites/Le%20contact%20\(1.%20Schotte%20ed.\)pdf](http://www.lacanw.be/archives/institutionnalites/Le%20contact%20(1.%20Schotte%20ed.)pdf)

« Un des mots fondamentaux de Weizsäcker à propos du pathique : l'Umgang. Umgang se traduit par "commerce", sous toutes ses formes. On peut dire qu'un schizophrène a perdu l'Umgang ; on est là pour essayer de le rétablir : aller, venir, marcher, tourner autour, afin qu'il y ait une sorte de communication permanente, d'échange avec autrui. On est là pour rétablir l'Umgang.

Est-ce que l'accueil, cela ne serait pas quelque chose de branché sur une sorte de fonction très complexe, collective, dont une des finalités serait de rétablir un certain Umgang, avec, naturellement, quelque chose qui me semble d'une prégnance extraordinaire dans la pratique, cette notion de "paysage" développée par Erwin Straus ?

Une simple consultation "de routine" – comme s'il y avait de la routine là-dedans ! Chaque consultation est une nouvelle scène ! – ne peut être efficace, même pour prescrire une ordonnance, que si on a un accès dans le "paysage" du sujet qui se présente. À tel point qu'on pourrait dire que le diagnostic est un diagnostic du paysage. Le paysage du mélancolique n'est pas le paysage du schizophrène, ni le paysage du maniaque ou du normopathe. On ne peut faire de diagnostic que si on est dans le paysage. Si on reste, comme "Monsieur le Professeur", avec ses appareillages statutaires, on est devant une vitrine, et on voit se dérouler scientifiquement, "objectivement", les choses ; mais à ce moment-là, le diagnostic est faux. Le vrai diagnostic est une aventure quasi poétique mais extrêmement rigoureuse, qui exige qu'on soit dans le paysage. »⁵

JEAN OURY, « Concepts fondamentaux »,

Une intervention à Louvain, le 12 décembre 1997.

http://users.belgacom.net/PI-IP/IPteksten/TIP-archief/TIP_2_pp_1_18.pdf

Quand on travaille dans ce domaine de psychothérapie ou de psychiatrie, et qu'on est en face de quelqu'un, ou qu'on rencontre d'autres dans un groupe, eh bien on est en face de quelqu'un et on en rencontre d'autres dans un groupe et c'est tout.

C'est-à-dire, on n'est pas là avec une bibliothèque sur le dos. C'est pas ce qu'on a appris qui compte, c'est ce qui va se faire. C'est cette dimension que j'avais développée pendant un an au séminaire de Sainte-Anne, qu'on appelle le pragmatisme, au sens de Charles Sander Peirce. Il faudra en parler un peu. Ce n'est pas le pragmatisme au sens de William James. C'est le pragmatisme qui fait que dans certaines situations on est, non pas interrogé, mais on est là dans une certaine présence. Une présence de laisser advenir les choses, ce qu'on dit en allemand Anwesenheit. Dans une certaine présence où l'autre va se manifester, si soi-même on est dans une certaine disposition. Maldiney et puis Schotte diraient le site, de site tout à fait singulier où l'autre sent très bien qu'on est là, et qu'on est pas encombré de citations. Par exemple, c'est un peu ce que voulait dire Lacan qui répétait

⁵ L'adresse pour télécharger le fichier pdf est bonne : si le lien ne s'ouvre pas, copiez-le dans votre barre navigateur.

toujours : il n'y a pas d'autre de l'Autre ; dans le sens qu'il n'y a pas d'arrière, on est là, ça veut pas dire que c'est frontal. Il n'y a pas d'autre de l'Autre, c'est-à-dire que, quand on répond à quelqu'un, on ne vas pas se mettre à calculer, ou dire : attendez, attendez, il faut que je téléphone à mon analyste-contrôleur, je vais lui demander ce qu'il pense. Pendant ce temps-là, il se dit : mais qu'est-ce que c'est que ce type ? il a besoin d'aller se rassurer auprès de son confesseur, ça ne va pas. Autrement dit, il n'y a plus de confiance du tout. Cet aspect-là de prise, cette prise avec l'autre qui est là, c'est ce qu'on appelle en phénoménologie, en prenant par exemple Erwin Straus et puis Maldiney, le paysage, être dans le paysage de l'autre, pas en face mais être là, dans le paysage, et ne pas encombrer l'autre avec tout ce qu'on peut avoir dans le tête. Ce qu'on peut avoir dans la tête c'est des théories, des choses plus ou moins bien apprises, et puis alors surtout des encombrements personnels, ses fantasmes, ses histoires, ses engueulades avec tel ou tel. Tout ça doit être débarrassé. Ce que je décris là très rapidement, il semble que c'est un exercice que j'essaie de faire à chaque fois qu'il m'arrive de parler comme ça et puis qu'il y a du monde.

Henri MALDINEY, « Le dévoilement de la dimension esthétique dans la phénoménologie d'Erwin Straus — L'espace du paysage » (1966), in *Regard, parole, espace*, 1973, 1994, L'Âge d'Homme, p. 143.

« L'espace du paysage est d'abord le lieu sans lieux de l'être perdu. Dans le paysage, dit en substance E. Straus, l'espace m'enveloppe à partir de l'horizon de mon Ici ; et je ne suis Ici qu'au large de l'espace sous l'horizon duquel je suis hors. Nulles coordonnées. Nul repère. "Du paysage il n'y a pas de développement qui conduise à la géographie ; nous sommes sortis du chemin ; comme hommes nous nous sentons perdus."

E. Straus justifie cette discontinuité par une analyse comparée des deux espaces. Sans doute pouvons-nous sortir du paysage pour entrer dans la géographie. Mais nous y perdons notre Ici. Nous n'avons plus de lieu. Nous n'avons plus lieu. "La totalité de l'étant devient thème."⁶

Mais il est une autre manière de nous éveiller de l'être perdu sans sortir du paysage. L'art commence à cet éveil. Dans la peinture de paysage, le paysage devient l'ouvert. »

ERWIN STRAUS, *Du Sens des sens* (1935), Chapitre 7 : De la différence entre le sentir et le percevoir, éd. Jérôme Million, 2000, p. 375-392.

« Comme toute connaissance, la perception requiert un médium objectif général. Le monde de la perception est un monde de choses avec des propriétés fixes et changeantes dans un espace et un temps objectif et universel.

⁶ Heidegger, *Sein und Zeit*

Cet espace n'est pas donné originellement. L'espace du monde de la sensation est plutôt à celui du monde de la perception comme le paysage est à la géographie. Une telle comparaison ne rend pas tout de suite la compréhension plus facile ; elle demande elle-même un commentaire, en particulier parce que nous sommes enclins, sous l'influence de la peinture, à penser le paysage comme quelque chose qui est déjà représenté. [376]

L'ESPACE DU PAYSAGE ET L'ESPACE GEOGRAPHIQUE

[...]

Si on se rappelle le danger qu'il y avait à mal comprendre l'expression en l'envisageant comme quelque chose qui est déjà objectivé, notre comparaison est passablement valable : l'espace du sentir est à l'espace de la perception comme le paysage est à la géographie. L'espace de la perception est un espace géographique. La structure de l'espace géographique n'est d'aucune manière identique à l'espace physique. Il n'est pas nécessaire de nous référer en détail au concept de l'espace non apparent défini par la physique moderne. Mais l'espace géographique a néanmoins des affinités avec l'espace physique, lequel indique précisément que l'espace géographique est l'espace du monde humain de la perception, car dans notre vie quotidienne nous vivons entre la pure physique et le pur paysage. [378]

L'horizon

Dans le paysage nous sommes entourés d'un horizon ; aussi loin que nous allons, l'horizon se déplace toujours avec nous. L'espace géographique n'a pas d'horizon. Lorsque nous cherchons à nous orienter quelque part, lorsque nous demandons notre chemin à quelqu'un ou même lorsque nous utilisons une carte nous établissons notre Ici comme un lieu dans un espace sans horizon.

Dans le paysage nous ne parvenons jamais qu'à nous déplacer d'un endroit à un autre et chaque endroit est déterminé uniquement par son rapport aux lieux adjacents à l'intérieur du cercle de la visibilité. Nous quittons une partie de l'espace pour atteindre une autre partie de l'espace, le lieu où nous nous trouvons n'embrasse jamais la totalité. Mais l'espace géographique est un espace fermé et, en tant que tel, il est transparent dans toute sa structure. Chaque lieu dans cet espace est déterminé par sa situation dans l'ensemble, et finalement par sa relation au point zéro de cet espace découpé selon un système de coordonnées. L'espace géographique est systématisé. [378]

[...]

La peinture de paysages

Dans le paysage, je suis quelque part. [...] La peinture de paysage ne représente pas ce que nous voyons, en particulier ce que nous remarquons en considérant un lieu donné — le paradoxe est inévitable — elle rend l'invisible visible mais comme chose dérobée, éloignée. Les grands paysages ont tous un caractère visionnaire. [...]

Le paysage est invisible parce que plus nous le conquérons, plus nous nous perdons en lui. Pour arriver au paysage, nous devons sacrifier autant que possible toute détermination temporelle, spatiale, objective ; mais cet abandon n'atteint pas seulement l'objectif, il nous

affecte nous-mêmes dans la même mesure. Dans le paysage, nous cessons d'être des êtres historiques, c'est-à-dire des êtres eux-mêmes objectivables. Nous n'avons pas de mémoire pour le paysage, nous n'en avons pas non plus pour nous dans le paysage. Nous rêvons en plein jour et les yeux ouverts. Nous sommes dérobés au monde objectif mais aussi à nous-mêmes. C'est le sentir. La conscience vigile de soi a une orientation diamétralement opposée et définit la perception.

[...]

« Avec quelle douceur le clair de lune dort sur ce talus. Allons nous y asseoir et que les sons de la musique glissent jusqu'à nos oreilles. Le calme silence et la nuit conviennent aux accents de la douce harmonie. »⁷

[...]

La nuit est douce et suave pour celui qui est pris par elle ; terrible, angoissante, spectrale pour celui qui lui résiste, veut la voir et la comprendre. Les fantômes sont des messagers du paysage dans l'espace géographique. [382-83]

[...]

FAMILLE NATURELLE ET FAMILLE HUMAINE

[...]

En comparant l'espace du paysage avec l'espace géographique, ou le son naturel avec la musique, ou la famille naturelle avec la famille humaine, nous faisons toujours la même découverte. La correspondance entre ces trois formes, apparemment si disparates, que sont la géographie, la musique et la famille, est un témoignage important pour ceux qui soutiennent que le monde humain de la perception diffère radicalement du monde animal de la sensation. L'homme ne pénètre dans son monde et n'y parvient qu'en sautant l'horizon de la sensation, bref, en le niant. Mais cette négation n'est ni impuissante, ni théorique ; c'est une négation existentielle, une montée à un niveau supérieur. L'homme traverse l'horizon pour se trouver enfermé à nouveau par un autre horizon. Il ne peut pas plus s'arrêter tout à fait dans le paysage qu'il ne lui est possible d'y échapper complètement. La négation n'est pas une annulation ; le paysage ne disparaît pas lorsque l'horizon est traversé ; ce qui a été nié continue à exister comme quelque chose à nier. L'horizon n'est jamais traversé une fois pour toutes ; d'instant en instant, il faut une nouvelle fois accomplir cette tâche. [388]

[...]

Le mélancolique sait ce que signifie perdre le contact avec le paysage. Nous ne possédons le paysage qu'en nous développant avec lui. Le déprimé figé dans le temps est éloigné du paysage, il voit le monde de haut, comme s'il se plaçait dans la perspective des oiseaux, il le voit comme sur une carte géographique, il plane au-dessus du sol. Là, un homme poursuit son travail, là une femme à ses fourneaux prépare le repas ; tout cela lui apparaît comme s'il s'agissait d'une maison de poupée, avec cette différence que non seulement le malade jette un regard sur toute cette activité, sans le sourire et la supériorité de l'adulte qui regarde la cuisine d'une maison de poupées, mais éprouve un désir ardent et torturant

⁷ Shakespeare, *Le Marchand de Venise*, Acte V, Scène 1 (trad. Pierre Messaien)

pour les petites choses de la vie quotidienne, et même un désir de douleur corporelle qui pourrait lui rendre le sentiment de ce monde. [388]

[...]

Perte du paysage natal, perte du paysage, c'est ce que nous désignons par le terme clinique de dépersonnalisation. Nous pouvons encore remarquer que chez le déprimé, le paysage n'est pas effacé du monde perceptif. Mais nous pouvons aussi mesurer l'abîme qui sépare perception et sensation. » [389]

➡ « Là », « entre », dans le même « horzonné » :

Il y a possibilité de parler.

Sur tous ces termes, revenant dans des « spirales » de penser différentes, voir les séances de novembre 2006 et mars 2008.

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/300506/JO_051116.pdf
http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/300708/JO_080116.pdf

✚ « La disparité subjective » de LACAN

Ce n'est pas la réciprocité qui fait la proximité.

Être dans une certaine disparité subjective qui est la meilleure façon d'être proche.

JACQUES LACAN, Séminaire VIII (1960-1961), *Le Transfert, Seuil, 1991*

version téléchargeable

<http://www.ecole-lacanienne.net/bibliotheque.php?id=11>

« J'ai annoncé pour cette année que je traiterai du transfert, de sa disparité subjective. Ce n'est pas un terme que j'ai choisi facilement. Il souligne essentiellement quelque chose qui va plus loin que la simple notion de dissymétrie entre les sujets. Il pose dans le titre même... il s'insurge, si je puis dire dès le principe, contre l'idée que l'intersubjectivité puisse à elle seule fournir le cadre dans lequel s'inscrit le phénomène. Il y a des mots plus ou moins commodes selon les langues. C'est bien du terme impair <odd, oddity>, de l'imparité subjective du transfert, de ce qu'il contient d'impar essentiellement, que je cherche quelque équivalent. Il n'y a pas de terme, à part le terme même d'imparité qui n'est pas d'usage en français, pour le désigner. Dans sa prétendue situation, dit encore mon titre, indiquant par là quelque référence à cet effort de ces dernières années dans l'analyse pour organiser, autour de la notion de situation, ce qui se passe dans la cure analytique. Le mot même prétendu est là pour dire encore que je m'inscris en faux, du moins dans une position

corrective, par rapport à cet effort. Je ne crois pas qu'on puisse dire de l'analyse purement et simplement qu'il y a là une situation. Si c'en est une, c'en est une dont on peut dire aussi : ce n'est pas une situation ou encore, c'est une fausse situation. »

✚ Le pathique [1] : vers une « démarche diagnostique »

*Sur la question du pathique (en relation avec le transpassible),
relire la séance du mois d'avril*

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/JO0708/JO_080416.pdf

*Sur la question du pathique (en relation avec la connivence et le ki),
relire la séance du 20 juin 2007*

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/JO0607/JO_070620.pdf

... se trouver au niveau du pathique... qui n'est pas le pathétique...

Une qualité « affective », qui n'est pas « neutre » (le neutre n'existe pas), qui n'est pas un sentiment...

...Ce qui permet qu'il puisse y avoir le moins d'artefact possible dans la relation avec l'autre.

Même si on ne dit rien, on peut sentir quelque chose... mais ce n'est pas être *sentimental*.

Ce n'est pas au niveau de l'empathie, *Einfühlung*, mais plutôt d'une forme particulière de la sympathie.

MAX SCHELER, La sympathie

*Sur la différence entre sympathie et empathie
Autour des travaux MAX SCHELER,*

Relire, notamment, la séance du mois de mars

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/JO0708/JO_080319.pdf

Une certaine qualité d'ambiance, d'être là, sans rien écraser, au plus proche de l'autre sans le toucher.

➡ C'est tout un apprentissage relationnel⁸ : de bien grands mots pour dire « **La moindre des choses** »

[4][au quotidien :

L'expérience de Saint-Alban...

JEAN OURY, « **Concepts fondamentaux** »,

Une intervention à Louvain, le 12 décembre 1997.

http://users.belqacom.net/PI-IP/IPteksten/TIP-archieff/TIP_2_pp_1_18.pdf

« Cette année, en 1997, cela fait cinquante ans que j'ai rencontré pour la première fois Tosquelles dans une série de conférences à la rue d'Ulm, par l'intermédiaire d'ailleurs d'Ajuriaguerra. Vous avez certainement connu Ajuriaguerra, neurologue de génie. Quelques mois après j'ai rencontré Lacan. C'est pas rien. Je pense que ce sont de véritables rencontres, c'est à dire inattendues, par hasard. En même temps ça marque, comme dit Lacan dans les *Quatre Concepts* où il parle du rapport entre *tuché* et *automaton*. La *tuché*, au sens grec du terme signifie le hasard et en même temps ça marque le réel. Après c'est plus du tout comme avant, il y a quelque chose qui est marqué profondément. On peut dire qu'il y a eu deux rencontres, c'était une bonne année comme on dit pour le vin, l'année 1947, et en même temps c'est cette année-là qu'Ajuriaguerra m'a dit qu'il y a une place pour des internes qui veulent aller dans la montagne en Lozère dans le Massif Central. C'est Tosquelles qui lui en avait parlé. En septembre de cette année je suis vraiment allé à l'hôpital de Saint-Alban. Un événement comme ça est irrépétable, une fois et après c'est plus pareil. Il me semble que cela m'a marqué, Tosquelles et Lacan. D'une façon peut-être un peu présomptueuse, cela m'a encouragé en me disant il y a quand même des types qui sont intelligents, il n'y a pas à désespérer. »

JEAN OURY rappelle comment **FRANÇOIS TOSQUELLES**, à son arrivée, en septembre 1947, lui a demandé de reprendre la charge des cours aux infirmiers.

- « Mais je débarque ! Je n'y connais rien ! »
- « Justement ! »

Si on apprend aux autres des choses qu'on sait, il vaut mieux se taire.

Ne pas savoir ce qu'on va dire, « pour garder un minimum de chance ! »...

⁸ La notion d'apprentissage va être employée à trois reprises (p. 10-11-21) par Jean Oury dans cette séance, comme pour la façonner, la préciser... On la retrouvera également chez Eve-Marie Roth.

JEAN OURY, « Concepts fondamentaux »,
Une intervention à Louvain, le 12 décembre 1997.
http://users.belgacom.net/PLIP/IPteksten/TIP-archieff/TIP_2_pp_1_18.pdf

« Qu'est-ce que je fous-là, je veux dire par-là que j'essaie justement de faire un discours, non pas au sens de notre ami Jacques Schotte qui n'aime pas le mot discours quand il est employé par Lacan. Malgré tout je dis discours au sens de Lacan. J'essaie de faire un discours qui ne soit pas préparé, plutôt une sorte d'émergence, de me poser toujours dans un statut, où apparemment je n'ai rien à dire mais c'est justement à partir de là qu'on peut dire quelque chose. »

... Ce qui a permis à Jean OURY d'apprendre des choses en expliquant ce qu'il ne savait pas bien dans un dialogue avec des infirmiers, qui en savaient certainement plus, mais d'une autre façon.

Dans les manuels de cours à sa disposition (*c'est ce que je comprends*), il trouve une citation de **MAX SCHELER** (bien que son nom ne soit pas mentionné) à propos de la relation avec l'autre, sous la forme de la sympathie.

➡ Une **forme de relation** qui permet le respect de l'autre, le respect de son **opacité**.

Au pied du mur de l'opacité d'autrui ; au plus proche, sans le toucher.

PIERRE CHARPENTRAT, historien d'art :
« L'intraitable opacité de la présence de l'autre »
Le Mirage baroque, éd. De Minuit, 1967.

« À l'image transparente, allusive, qu'attend l'amateur d'art, le trompe-l'œil tend à substituer l'intraitable opacité d'une Présence. »

<http://recherche.univ-montp3.fr/mambo/ea738/chercheurs/badie/trompe.pdf>

MAURICE BLANCHOT, *L'Amitié*, Gallimard, 1971, p. 328

Écrit à la mort de **GEORGES BATAILLE**

« Nous devons renoncer à connaître ceux à qui nous lie quelque chose d'essentiel ; je veux dire, nous devons les accueillir dans le rapport avec l'inconnu où ils nous accueillent, nous aussi, dans notre éloignement. L'amitié, ce rapport sans dépendance, sans épisode et où entre cependant toute la simplicité de la vie, passe par la reconnaissance de l'étrangeté commune qui ne nous permet pas de parler de nos amis, mais seulement de leur parler, non d'en faire un thème de conversations (ou d'articles), mais le mouvement de l'entente où, nous parlant, ils réservent, même dans la plus grande familiarité, la distance infinie, cette séparation fondamentale à partir de laquelle ce qui sépare devient rapport. »

➡ Une **démarche diagnostique** pour permettre que quelque chose s'inscrive.

Un **outil** de base, non pas dans l'apprentissage d'une relation — « si on ne le fait pas du premier coup, autant faire autre chose ! — Essayer de mettre des mots sur ce qui se passe quand on rencontre quelqu'un...

Une démarche initiale, apparemment sans comprendre...

C'est à partir de là qu'il y a comme une sorte de traduction qui peut, non pas s'écrire sur un bout de papier, mais s'inscrire...



La fonction scribe

Sur la question de la fonction scribe, en relation avec le musement, les feuilles d'assertions, ...

Revoir la séance du 20 juin 2007

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/100607/JO_070620.pdf

MICHEL BALAT, « Le musement, de Peirce à Lacan »

http://www.balat.fr/spip.php?article221&var_recherche=musement

...Dans une vraie rencontre, ce qui s'inscrit, c'est ce qui fait trace.

➡ **Nécessité d'établir une distinction entre inscrire et écrire**

L'apport de la logique triadique dans la sémiotique de

CHARLES SANDERS PEIRCE...

JEAN OURY, « La fonction scribe »

<http://www.balat.fr/spip.php?article67>

« C'est dans cette dimension-là qu'on pourrait se demander quel est le processus qui fait qu'il y a quelque chose qui s'inscrit au niveau du "Leib". Je propose d'appeler ça la "fonction scribe". En précisant que, pour que ça puisse s'inscrire — quand on dit "inscrire", ça ne veut pas dire "écrire", c'est très différent —, il faut, logiquement, définir une surface d'inscription. C'est ce que, dans la logique de Peirce, on appelle des "feuilles d'assertion". Des feuilles d'assertion qui sont multiples — je prends souvent l'image d'un millefeuilles. Ça

s'inscrit à différents niveaux des feuilles, un peu comme une surface de Riemann, d'un plastique comme on dit en mathématiques.

Il m'a semblé que cette préoccupation d'inscription, c'était la première démarche de Freud, en particulier dans l'*Entwurf*, en 1895, dans ce qu'on appelle *Projet pour une psychologie*. Il essayait de définir quelque chose de l'ordre d'une inscription : les "Bejahungen". C'est-à-dire, pas simplement des affirmations, mais quelque chose qui va marquer, qui va faire trace, qui va pouvoir s'organiser ensuite pour constituer ce qu'il a appelé, d'une façon provisoire, le "système ψ ". Peut-on dire que ces premières inscriptions vont définir le corps ? »

📌 « Niederschrift », l'inscription

Sigmund FREUD, « *Entwurf* », *Esquisse d'une psychologie scientifique*

Disponible dans Naissance de la psychanalyse, Puf, 1996

http://www.puf.com/wiki/Autres_Collections:La_naissance_de_la_psychanalyse

Nouvelle trad. « *Projet d'une psychologie* »

http://www.puf.com/wiki/Autres_Collections:Lettres_%C3%A0_Wilhelm_Fliess%2C_1887-1904

Disponible sur le Net (en français et en allemand)

http://www.lutecium.fr/Jacques_Lacan/transcriptions/freud_esquisse_fr.pdf

http://www.lutecium.fr/Jacques_Lacan/transcriptions/freud_esquisse_de.pdf

http://www.lutecium.org/Sigmund_Freud_fr.html

Sans aucune garantie sur leur pertinence (en raison de mon ignorance),
voici deux extraits :

« Il est pourtant indubitable que le processus de penser laisse derrière lui des traces durables, car (re)penser une seconde fois exige beaucoup moins de dépense que la première réflexion. Pour ne pas falsifier la réalité, il faut donc des traces particulières, des indices de processus de penser qui constituent une mémoire de penser, quelque chose à quoi nous ne pouvons pour l'instant donner forme. Nous verrons plus tard par quels moyens les traces des processus de penser sont séparées de celles de la réalité. » [p.26]

« Ce qui est remarquable, c'est la mauvaise mémoire que l'on en a et le peu de dégâts que les rêves causent par rapport aux autres processus primaires. Mais ceci s'explique facilement par le fait que les rêves prennent le plus souvent la voie des anciens frayages, donc ne provoquent pas de modification, et par le fait que les expériences ψ en sont mises à l'écart et que, en raison de la paralysie motrice, ils ne laissent pas de traces de décharge. » [p.29]

Voir la séance du mois de novembre

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/100708/JO_071121.pdf

- *Nieder* → tomber
- *Schrift* → écrit

Jacques LACAN, Séminaire VI, *Le Désir et son interprétation (1958-1959)*, séance du 3 décembre 1958.

http://gaogoa.free.fr/Seminaires_HTML/06-DI/DI03121958.htm

Sigmund FREUD, *Lettre à Fliess*, 52, 6 décembre 1896

<http://pagesperso-orange.fr/espace.freud/topos/psych/psysem/lettre52.htm>

Petite synthèse...

...Archaïquement, avant même ce que **FREUD** appelait à l'époque de l'*Entwurf* un « système ψ », il y a quelque chose qui fait trace...

... C'est à partir de cette **trace** qu'on peut dire que c'est une **inscription** au sens donné par **MICHEL BALAT** à partir de **PEIRCE**.

Le scribe sait ce qu'il inscrit, mais sans savoir ce qu'il y avait avant et ce qu'il y aura après.

Dans « *La fonction scribe* », Jean OURY note :

« Il faut préciser que le "scribe" inscrit sans savoir ce qu'il inscrit. Il est dans le présent ». Mais je crois me souvenir l'avoir entendu à plusieurs reprises s'auto-corriger en référence à ce texte.

- Dans la logique triadique, c'est à partir de l'**interprétant** qu'il y a possibilité d'écriture.
- Pas d'inscription, pas d'écriture.
- Avec l'écriture, possibilisation de pouvoir traduire quelque chose, que ça ait du **sens**.

➡ **C'est tout ça qui est en jeu dans la rencontre**

[deuxième mouvement]



diagnostic et rencontre

✚ Ne pas confondre *neutralité* et *neutralisation*

JEAN OURY fait référence à ce qu'on appelle la « neutralité analytique »

Ce n'est pas parce qu'on se tait qu'on est neutre. C'est parfois en parlant qu'on est neutre... et même en disant n'importe quoi...

[5][au quotidien :

Dans une conversation courante : « Ça va ? » — « Ça va... » — « Tu le dis d'une drôle de façon... — ... — Mais t'en as une gueule, ce matin ! »

C'est ce que **JEAN OURY** appelle « une conversation de bonne augure »...

... On a **déchiffré** quelque chose de l'ordre de l'inscription et qui n'est pas (ou qu'on ne veut pas) passé dans l'écriture (au sens très général du terme).

Attention, dans le diagnostic, il ne s'agit pas simplement de déchiffrer...

✚ La neutralité analytique exige un appareillage de « subtilités »

Être là... dans la réduction phénoménologique transcendante...

Se trouver dans un état n'attendant rien... Si on attend quelque chose, l'autre s'en rendra compte : il ne dira rien ou fera le cirque.

Dès que l'on se trouve à un certain niveau « existentiel », cela demande des subtilités qui ne sont pas calculables... Une forme de quasi intuition... Sentir quand il faut parler et quand il ne le faut pas...

... **JEAN OURY** en revient au *Praecox Gefuhl* de **RÜMKE**.

✚ La neutralité analytique nécessite un *processus diagnostic*

La neutralité, c'est un **processus logique existentiel**, complexe qui va permettre de déchiffrer quelque chose de l'ordre d'un **processus diagnostic**.

C'est en opposition à ce qui a pu être dit : Surtout pas de diagnostic, ça va fausser la neutralité !

Cette façon d'envisager la neutralité nous porte au niveau du sérieux au sens de **SOREN KIERKEGAARD**



le sérieux

Voir les séances d'octobre et de novembre
(avec une longue citation de Kierkegaard)
http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/100708/JO_071017.pdf
http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/100708/JO_071121.pdf

JEAN OURY revient sur les pages consacrées par **KIERKEGAARD** au « sérieux » dans *Le concept d'angoisse* (1844).

« Le sérieux, c'est le sérieux », dit **KIERKEGAARD** :

Il s'agit d'une catégorie **existentielle** qui ne se définit pas selon la logique habituelle.

KIERKEGAARD fait la distinction entre le **sérieux** et la **sensation**.

Il reprend la notion de **Gemüth** :

Le « sentiment » de l'existence... On vient au monde avec du *Gemüth*, ça ne s'apprend pas, tandis que le sérieux, c'est une **acquisition existentielle**.

Quand on rencontre quelqu'un c'est du sérieux, sinon on est malhonnête.

On est dans une dimension existentielle à redéfinir. Un travail d'articulation (pas d'explicitation) **existentielle**, sur soi-même, sur les autres... sur la non-chosification, sur la non-fétichisation.



lutter contre la fétichisation

Sur cette question autour de fétichisation, aliénation, économie (générale/restreinte), voir la séance du mois de septembre http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/J00708/JO_070919.pdf

Par exemple, ne pas se laisser avoir par les titres : on est *docteur, balayeur...* pris dans l'économie restreinte, capitaliste, du rendement, du coût, des prix, des machines.

On est tous fétichisés. Le danger de ne pas pouvoir se détacher de son statut... Tous ces fétiches qui se promènent...

Si on reste dans cette dimension de fétichisation...

[6][au quotidien :

Souvenirs d'enfance de **JEAN OURY** dans sa lutte (déjà) contre la fétichisation (en l'occurrence, un directeur d'école) ...

Plus tard, il s'est reconnu dans l'élève Tabard du *Zéro de conduite* de **Jean VIGO**

Le film (1933)
<http://video.google.fr/videoplay?docid=7559210598531959197&q=jean+vigo&ei=HcZ1SjzxpXG2wKy7PCmAw&hl=fr>
Sur **JEAN VIGO**
<http://cinema.encyclopedie.personnalites.bifi.fr/index.php?pk=14589>
http://fr.wikipedia.org/wiki/Z%C3%A9ro_de_conduite



Qu'est-ce qu'il est possible de mettre en question quand, dans la *praxis* (un mot qu'il faudrait re-préciser), on rencontre quelqu'un ? C'est à dire, en somme, dans le travail de tous les jours ?

[...]

[troisième mouvement]

[7][au quotidien :

JEAN OURY raconte la réaction enthousiaste d'un schizophrène lors de la dernière séance du séminaire hebdomadaire de La Borde ...



la rencontre : Tché et Automaton⁹

Sur la question de la rencontre à partir de Tché et Automaton (**LACAN**), voir la séance du mois de mars http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/J00708/JO_080319.pdf

Jacques LACAN, « **Soyez tychistes** »

C'est le conseil qu'il donnait aux psychanalystes :

C'est-à-dire être sensible à cette dimension de rencontre, la vraie (!?), celle qui marque, qui arrive de façon *inattendue* — c'est mieux de ne pas dire « par hasard » (le terme est un peu « mité » selon JO). Ça fait sillon dans le *réel* (à condition de bien différencier *réel*, *réalité*), après ne sera plus jamais comme avant.

Voir la séance du mois d'avril http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/J00708/JO_080416.pdf

⁹ **Michel BALAT**, Séminaire « **L'inconscient et son sujet** »

http://www.balat.fr/spip.php?article26&var_recherche=1%27inconscient%20et%20son%20sujet
« Chez Aristote, 2 termes désignent le **Hasard** : La **Tuché**, que l'on pourrait traduire par la "fortune" Et l'**Automaton** ? Aristote montre qu'il y a une différence dans le terme de hasard : La **Tuché** serait le Hasard **Absolu**. L'**Automaton** serait le Hasard **Relatif**. Quand on jette les dés : s'il sort le 6, c'est le hasard. Qu'on ait misé sur le 6, c'est un hasard relatif, car il est un peu plus prévisible, parfois même calculable ! Le Hasard Absolu, celui qui surgit, qui est représenté par la **Tuché**, c'est toujours un hasard qui se joue dans une rencontre : C'est toujours à quelqu'un que ça arrive (Ex. L'éruption du Vésuve à Pompeï). Aristote prend l'exemple du cheval qui s'enfuit de chez son Maître. Le maître rencontre le cheval : C'est de la **Tuché** du côté du maître. Mais que le cheval rencontre son maître, c'est de l'**Automaton**. Car le maître ne cherche pas le cheval, c'est un hasard quand il surgit dans son univers. »

C'est le « Ah ! » de **HENRI MALDINEY** quand il parle de la peinture chinoise.

Trois articles sur *tuché et automaton*
<http://www.psychanalyse-paris.com/Tuche-et-Automaton.html>
http://www.freud-lacan.com/articles/article.php?url_article=aharly150403
<http://www.lutecium.org/convergencia/texte/cancina-f.htm>



l'interprétation : une rencontre

✦ L'interprétation « déchaîne la vérité »

**JACQUES LACAN, Séminaire XVIII (1971),
D'un discours qui ne serait pas du semblant, Seuil, 2007, p. 13-14**

« Si l'expérience analytique se trouve impliquée de prendre ses titres de noblesse du mythe oedipien, c'est bien qu'elle préserve le tranchant de l'énonciation de l'oracle, et, je dirai plus, que l'interprétation y reste toujours du même niveau. Elle n'est vraie que par ses suites, tout comme l'oracle. L'interprétation n'est pas mise à l'épreuve d'une vérité qui se trancherait par oui ou par non, elle **déchaîne la vérité** comme telle. Elle n'est vraie qu'en tant que vraiment suivie.

Nous verrons tout à l'heure les schémas de l'implication logique, dans sa forme la plus classique, nécessitent le fonds de ce véridique en tant qu'il appartient à la parole, fût-elle à proprement parler, insensée.

Le moment où la vérité se tranche de son seul déchaînement à celui d'une logique qui va tenter de donner corps à cette vérité, c'est très précisément le moment où le discours en tant que représentant de la représentation, est renvoyé, disqualifié. Mais s'il peut l'être, c'est parce que, en quelque partie, il l'est toujours déjà. C'est cela qu'on appelle le refoulement. Ce n'est plus une représentation qu'il représente, c'est cette suite de discours qui se caractérise comme effet de vérité.

L'effet de vérité, ce n'est pas du semblant. L'Œdipe est là pour nous apprendre, si vous me permettez, que c'est du sang rouge. Seulement voilà, le sang rouge ne réfute pas le semblant, il le colore, il le rend re-semblant, il le propage. Un peu de sciure et le cirque recommence. C'est bien pour cela que la question d'un discours qui ne serait pas du semblant peut s'élever au niveau de l'artefact de la structure du discours. En attendant, il n'y a pas de semblant de discours, il n'y a pas de métalangage pour en juger, il n'y a pas d'Autre de l'Autre, il n'y a pas de vrai sur le vrai.

Je me suis amusé un jour à faire parler la vérité. Que peut-il y avoir de plus vrai que l'énonciation *Je mens* ? Je demande où il y a un paradoxe. Le chipotage classique qui s'énonce du terme de paradoxe ne prend corps que si ce *Je mens*, vous le mettez sur un

papier à titre d'écrit. Tout le monde sent qu'il n'y a rien de plus vrai qu'on puisse dire à l'occasion que de dire *Je mens*. C'est même très certainement la seule vérité qui à l'occasion ne soit pas brisée. Qui ne sait qu'à dire que *Je ne mens pas*, on n'est absolument pas à l'abri de dire quelque chose de faux ? Qu'est-ce à dire ? La vérité dont il s'agit, celle dont j'ai dit qu'elle parle *Je*, celle qui s'énonce comme oracle, quand elle parle, qui parle ? Ce semblant, c'est le signifiant, en lui-même. »

Voir la séance du mois de février

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/100708/JO_080220.pdf

- L'interprétation — qui n'est pas forcément une phrase, ça peut être un geste, et ça peut avoir des effets dix ans après la fin de l'analyse — déchaîne la vérité.
- **Après**, c'est donc plus comme **avant**, donc c'est une rencontre.



L'interprétation analytique vraie, c'est quelque chose de l'ordre d'une véritable rencontre, *Tuché*

C'est bien joli mais...



la rencontre : Lekton et Tunkanon¹⁰

La question est développée (avec ref. à **LACAN, LOHMAN...**) dans les prises de notes du mois de mars

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/100708/JO_080319.pdf

... Ce qui est en jeu, c'est ce qui va permettre d'orienter quelque chose.

¹⁰ Le mystère (pour les non hellénistes) des différentes orthographes rencontrées (tugkanon, tukanon, tunkanon, ...) est enfin levé :
« Une des particularités de l'alphabet grec, c'est que toutes les lettres ont une seule et unique valeur phonétique (à l'exception du γ, lequel, lorsqu'il est redoublé ou se trouve devant un k ou encore devant un χ, prend la valeur d'une n'. Ainsi **συλλαγμα** se lit sun'gramma). »
PIERRE FÉDIER, Entendre Heidegger, éd. Le Grand Souffle, p.28.
<http://parolesdesjours.free.fr/entendre.htm#Entendre>
... et donc... **ΤΥΚΑΝΟΝ** ... va se prononcer ... **tunkanon**...il me semble s'agir de la forme verbale : arriver par hasard. *Tuché* est le nom.

Ça ne veut pas dire que c'est une vraie rencontre à chaque fois. On ne peut pas le commander... quelque chose de l'ordre d'une certaine forme de contingence.

Il faudrait reprendre tous ces termes d'une façon plus précise.

Ce qui va se passer à ce moment-là, puisqu'on va parler de rencontre, logiquement — dans une logique traditionnelle —, ça va s'articuler avec un autre terme.

Une articulation que l'on peut retrouver dans la logique stoïcienne

Lekton / Tunkanon

Comment traduire *Lekton* ? En passant par le latin *dicibile*, c'est souvent traduit par *dicible*.

Oui, c'est quelque chose de « dicible », mais c'est en même temps tout le mouvement, tout le processus qui fait qu'il y a presque une « dicibilisation ».

Le lekton, c'est ce qui permet qu'il y ait quelque chose qui se dise

Ce qui permet le dicible / le fait d'arriver par hasard

✚ Pathologie du lekton

On peut parler d'une pathologie du lekton, avec destruction de l'« exprimable », au niveau des psychoses.

Une sorte d'effondrement du lekton

On peut trouver des traces de ça chez **JACQUES LACAN**

Cf. *les prises de notes du mois de mars*
http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/JO0708/JO_080319.pdf

Dans la psychose, quelque chose ne fonctionne pas au niveau du Lekton.

Mais si ça fonctionne bien, c'est toujours lié au *Tunkanon*.

✚ L'objet

Cf. *les prises de notes du mois de mars*
http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/JO0708/JO_080319.pdf

Ce mode de liaison, c'est ce qui permet, dit d'une façon simpliste, quelque chose qu'on peut situer (approximativement) au niveau de l'**objet**.

On ne peut parler de l'objet que s'il y a du **Lekton** et du **Tunkanon**.

➔ **Quelqu'un entre dans le bureau ... « Asseyez-vous » ...**



la rencontre : être avec

Être préparé à ça, ne pas être éloigné ... de quelque chose qu'il faudrait définir.

✚ **Une sorte d'atmosphère...** au sens de...

HUBERTUS TELLENBACH, *Geschmack und Atmosphäre*

Comment traduire *Geschmack*... Marc Ledoux, présent dans l'amphi, souffle ... « goût »...

JEAN OURY préfère le traduire ... en espagnol... *Olor*, un terme de **JUAN LOPEZ-IBOR**

Sur *Atmosphère, Olor, Stimmung, Ki ...*, voir les prises de notes :
Séminaire « De l'expérience », 18 octobre 2006

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/JO0607/JO_061018.pdf

Séminaire « L'analyse institutionnelle [1] », 20 juin 2007

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/JO0607/JO_070620.pdf

✚ Être avec

Un terme compliqué...

« avec » l'autre, sous forme de rencontre, mais dans quel matériau ? On peut se poser le problème, mais sans chosifier...

« Qu'est-ce qui fait que ... On sent quelque chose qui se passe ... qu'on ne peut pas dire mais c'est justement avec ça que l'on va faire le diagnostic... mais encore on ne peut pas trop l'expliquer... »

C'est là la grande avancée de **VIKTOR VON WEIZSÄCKER**
<http://www.viktor-von-weizsaecker-gesellschaft.de/>



le pathique

JEAN OURY, « **Autour de la pensée de Viktor von Weizsäcker** », *Institutions*, n°1, 1986 (?)

*Il s'agit d'une sorte de compte-rendu
d'un séminaire de JACQUES SCHOTTE sur WEIZSÄCKER*

« ... pour Weizsäcker : il faut repenser les concepts médicaux traditionnels avec ce qui se présente dans la clinique et avec les concepts psychanalytiques, phénoménologiques et autres. C'est ainsi qu'il élabore le concept de "pathogénèse". C'est un des mots-clés. On peut dire que c'est la genèse de la maladie. Mais il faut être attentif et voir en particulier ce qui va en advenir du "pathique" de la genèse. C'est Weizsäcker qui a inauguré, qui a mise place la notion de pathique : ce pathique exploité très brillamment par la phénoménologie psychiatrique, en particulier par Erwin Straus (Erwin Straus dont on peut avoir accès par Maldiney). Par cette promotion de la pathogénèse, il en arrive à introduire un terme très particulier, en rapport avec la vie, avec le monde vivant : le terme de "bioses". Les bioses, ce sont des maladies qui se déclenchent à des moments précis de l'existence : migraines, angines, etc. "Bioses" qui peuvent se compliquer : néphrites, endocardites, etc. Donc, les bioses sont en rapport avec l'existential, avec les événements : le corps lui-même est pris dans les événements et il manifeste son mauvais "vouloir" en développant par exemple une angine. »

*Ce numéro introuvable devrait faire prochainement l'objet d'une réédition.
Merci à ÉLISABETH NANEIX-GAILLEDRAAT
qui m'a procuré une copie de l'article de JEAN OURY
<http://institutions.ifrance.com/>*

Le pathique n'est donc ni le pathos, ni le sym-patique, ni l'em-pathique, ni le pathétique.

Ça n'est pas de l'ordre de la sensation ni de la perception.

Cela a à voir avec un « ressenti existentiel » dans certaines formes particulières d'atmosphères, de *Geschmack*, d'olor...

VIKTOR VON WEIZSÄCKER, *Le Cycle de la structure* (1939),
Desclée-de Brouwer, 1958.

**Chapitre IV. Le cycle de la structure. Partie III. Les catégories pathiques,
le rapport fondamental et le cycle de la vie. p. 218-219.**

« Ce sont les exigences de l'entendement qui nous forcent à voir qu'on ne saurait parler en toute vérité de l'organisme et de la vie sans dire que la vie n'est pas un processus, mais qu'on la supporte aussi. Elle ne se pose pas seulement par son activité, il lui arrive aussi d'être, ce qui fait sa passivité. Nos affirmations n'expriment pas seulement « l'ontique » mais aussi le « pathique » de la vie. Il est clair qu'on ne saurait parler de l'attribut pathique de la vie comme on parle de l'ontique.

Par ces mots nous ne disons rien d'autre que ce que nous avons envisagé dès le début. Il en transparait quelque chose dès qu'on dédouble le sujet en perception et mouvement. Ce sont ensuite des concepts où le lecteur a peut-être cru retrouver les psychologismes : dessein, attente, surprise, danger, menace, sécurité, arbitraire et liberté, décision et limitation. Il nous faut dire dès maintenant que ce ne sont pas là des notions psychologiques que ces mots expriment tous la situation du vivant, la manière d'exister que nous dénommons maintenant le mode *pathique*. Ils concernent non pas l'être, mais le « subir », ils se manifestent tant au physique qu'au moral. Car la peine de l'ennemi, dans le domaine moral, exprime la même chose que le mouvement de fuite dans le domaine physique, et les désirs correspondent aux mouvements coordonnés de préhension. »

... C'est ce qui est en question quand on reçoit quelqu'un...

↗ L'armature du pathique : Les verbes « pathiques »

Pour comprendre un peu mieux, il faut se référer à une certaine catégorie de verbes :

pouvoir, vouloir, devoir
dürfen, müssen, wollen, sollen, können

JEAN OURY insiste sur la différence en allemand entre :

- **Können** → *pouvoir* comme « t'es cap' de soulever 100 kilos ? »
- **Dürfen**

Pour ce dernier verbe, c'est plus difficile. **JEAN OURY** fait un détour :

Il y a très longtemps, il avait proposé de remplacer dans la « cure analytique », ce qu'on appelle la « **libre association** »...

— « Allez ! », sous-entendu : « dites ce qui vous passe par la tête »

par ... **Dürfen**, qui correspondrait un peu.

JO propose même de franciser le terme : « Durfe toi un peu ! »

— « Ose dire quelque chose ! Durfe-toi un peu ! »

JEAN OURY, « **Autour de la pensée de Viktor von Weizsäcker** », *Institutions*, n°1, 1986 (?)

« Le "pentagramme pathique" se compose de 5 verbes modaux.

Dürfen	Pouvoir (permission morale)
Müssen	Devoir (contrainte naturelle)
Wollen	Vouloir
Sollen	Devoir (obligation morale)
Können	Pouvoir (capacité naturelle)

Dürfen ... [...] Dans une traduction plus précise, on peut dire que c'est "pouvoir se permettre", mais dans un sens plus primordial. À ce propos, la *Pathosophie*¹¹ s'oppose à ce qui était élaboré dans la *Gestaltkreis*. Mais ce "pouvoir se permettre" primordial touche aux fondements de la décision. À tel point que l'on peut dire que le "dürfen" est l'acte de la décision elle-même. De ce point de vue, la règle fondamentale de Freud dans l'analyse, les associations dites "libres", pourraient parfaitement s'énoncer sous cette forme : oser se permettre. C'est par exemple, ce qui s'oppose à la névrose obsessionnelle : dépendance, demande de permission, etc. [...]

Dans les catégories pathiques, il existe toujours une dialectique du caché et du manifeste. Tout ceci a valeur d'axiomes et est en résonance avec ce que Guillaume appelle le "temps impliqué". Ce sont les bases d'une "anthropologie pathique".

La caractéristique du pathique est d'être le domaine du fluctuant, du changeant. Pathique vient de *pathein*, qui veut dire passage, et peut se développer dans le sens de *poïen*, au sens d'Aristote ; une façon précise de parler de la modification. »

¹¹ Ouvrage de Weizsäcker en cours de traduction par Marc Ledoux.

Sur le site d'Ouvrir le cinéma, à propos de pathique et de poïen, de pouvoir...

<http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/constel/pathique.html>

<http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/constel/apparaître.html>

<http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/constel/pouvoir.html>

VIKTOR VON WEIZSÄCKER, *Le Cycle de la structure* (1939), Desclée-de Brouwer, 1958.

Chapitre IV. Le cycle de la structure. Partie III. Les catégories pathiques, le rapport fondamental et le cycle de la vie. p. 220-221.

« Souffrir, ou, pour éviter rigoureusement toute psychologie, *subir* la vie, ce n'est là ni un cadre analogue à un espace, ni un centre comme par exemple une présence, la vie ne se déroule pas dans le cadre ou à partir du "subir" (*Erleiden*). Le "subir" ne peut être localisé qu'au point d'intersection des métamorphoses qui se produisent, souvent de façon très apparente, dans chaque genèse. Il faut l'appréhender, à partir du phénomène vécu, là où intervient ce que nous avons nommé la *crise*. Car dans la crise en tout cas le pathique revêt l'importance d'une force de fonction. Je ne trouve à présent point de meilleurs termes propres à traduire la structure de la crise que ceux qu'emploie une dialectique de la *liberté* et de la *nécessité*. Car l'être en état de crise n'est rien *actuellement*, c'est tout en puissance. L'état pathique est au fond synonyme d'une disparition de l'ontique ; la crise de transformation montre la lutte à mort engagée entre l'attribut pathique et l'attribut ontique. Qu'est-ce qui décide — qui décide ? [...]

Dans la crise véritable, la décision se forge elle-même, elle est origine et commencement. On ne peut l'expliquer, mais par elle on explique autre chose. Cela signifie que le conflit entre la liberté et la nécessité, ou — pour le dire en terme subjectifs — entre le *vouloir* et le *devoir*, n'est pas résolu par des facteurs dynamiques, tels que les motivations ou les actions causales. Nous apprenons seulement après coup quel vouloir ou quel devoir a vaincu. Le pathique peut donc se définir comme l'origine du vouloir et du pouvoir. [...]

L'homme bien portant lui-même sait que lors d'un grand effort on arrive à un stade où "l'on ne peut plus", mais que cette limite n'est pas rigoureusement fixe ; on peut encore douter un moment qu'elle soit atteinte, et c'est à la volonté qu'on demande ordinairement de trancher. Ce n'est donc pas le pouvoir, mais le vouloir qui nous dira si telle tâche "peut" être encore exécutée. L'expérience sensible semble aussi nous enseigner que le renforcement de la volonté élargit le domaine du pouvoir. En ce cas, le pouvoir serait donc plus exactement une "vouloir pouvoir", cependant qu'une tâche plus difficile se heurterait à la limite où même la volonté ne "peut" plus. Ce serait là la véritable impuissance. Il n'est pas d'homme qui puisse soulever dix tonnes. [...]

En fait, on se trouve ici en présence de deux métaphysiques, de deux conceptions du monde opposées. La première est volontariste, la seconde est spiritualiste. Car la première

interprétation n'est tout à fait compréhensible qu'à condition de la faire précéder de la maxime "tu peux si tu veux" — la seconde ne l'est à son tour qu'à condition de la compléter ainsi : "tu voudras, s'il t'es donné de pouvoir". Il y a là deux voies, celle de la volonté et celle de la grâce. Au début de la première est écrit le mot "tu dois", au début de la seconde "tu as reçu le pouvoir de" (du darfst). Je tiens pour exclu qu'on puisse rendre compte correctement du mouvement volontaire comme de la paralysie hystérique sans recourir aux catégories de vouloir, du pouvoir, du devoir et du pouvoir moral (Dürfen). Car si seule la science physique permettait, grâce à la causalité, une description "objective" des phénomènes, cette description ne conviendrait pas pour les actes ici évoqués, du fait qu'elle se limite à un seul facteur, celui de la nécessité causale. Cette nécessité se trouve toujours confrontée à la liberté dans l'acte biologique. Car il nous faut le répéter, l'origine de l'acte est dans la décision, c'est-à-dire dans la lutte entre nécessité et liberté, entre devoir et vouloir. Dans la structure de l'acte la nécessité causale représente le "devoir".

La structure de l'attribut pathique qui s'oppose à l'ontique est tout entière contenue dans les catégories de la nécessité, de la liberté, du vouloir, du devoir, du pouvoir, du devoir moral (Sollen), du pouvoir moral (Dürfen) et dans leur développements. La grammaire indique déjà qu'il s'agit de verbes, de modes du sujet. Les catégories ne prennent tout leur sens que si on les formule ainsi : "je veux, tu peux, il a reçu le pouvoir de (er darf), etc." C'est l'introduction du sujet qui enrichit la biologie des catégories pathiques. »

🚀 L'apport de JACQUES SCHOTTE = WEIZSÄCKER + SZONDI

Le pathique, on s'en sert constamment, implicitement, en reprenant et en articulant tout ça avec — ce que n'avait pas fait Weizsaecker — une 'grille' d'explicitation hypothétique, qui est la grille de Szondi, cad des vecteurs : contact, sexuel, paroxysmal, Sch.

Je n'ai pour l'instant rien trouvé sur le rapprochement fait par Jacques Schotte entre Weizsäcker et Szondi (disons quelque chose de compréhensible pour moi). Cette partie des prises de notes en « pâti » donc un peu (beaucoup)... Si parmi vous, lecteurs attentifs, il y en a qui ont des pistes à me donner... oui, oui, n'hésitez pas !

MARC LEDOUX, Qu'est-ce que je fous là ?, Literarte, 2005, p. 82.

« Sur le plan d'une nosographie structurale, Szondi construit un tableau de catégories psychiatriques (et non pas de classes) formant un système. Nous savons que la nosographie des classes morbides s'inspire des systèmes classificatoires venant de la botanique (Linné), extérieurs à l'homme dans la psychiatrie et à la psychiatrie dans

l'homme.¹² La nosographie des catégories quant à elle, bien qu'elle utilise la même terminologie pour désigner les maladies, correspond à une logique de penser a priori qui révèle des formes d'existences universelles : les troubles Cycliques (manie et dépression), les troubles Sexuels (hermaphrodisme et sadisme), les troubles Paroxysmaux (épilepsie et hystérie), les troubles Schizophréniques (katatonie et paranoïdie).

Sur le plan de l'*anthropologie clinique*, chacun des 8 syndromes fondamentaux représente une problème humain universel. L'ensemble constitue les *formes d'existence humaine* : forme d'existence Contactuelles (maniaques et dépressives), formes d'existence Sexuelles (homo et hétérosexuelles, sadiques et masochistes), formes d'existence Paroxysmales (épileptiques et hystériques), formes d'existence Schizophréniques et psychotiques (catatoniques et paranoïdes).

Sur le plan de la *métapsychologie*, ces questions humaines sont investies par toute une dialectique pulsionnelle : quatre pulsions ou vecteurs (Contact, Sexuel, Paroxysmal, Schizophrénique) chacun composé de deux besoins pulsionnels ou facteurs (m et d ; h et s ; e et hy ; k et p). Chacun de ces 8 facteurs se trouve dynamisé par deux tendances (+ ou -). Ces 16 tendances sont les particules élémentaires de la vie pulsionnelle. À l'intérieur de chaque vecteur, les tendances sont organisées en circuit. Un circuit général traverse l'ensemble du schéma, les vecteurs se succédant selon un ordre (chrono-)logique de complexité croissante : (I : C) ; (II : S) ; (III : P) ; (IV : Sch)¹³

🚀 Sollen : le verbe éthique par excellence

Le verbe « éthique » par excellence : je dois.

On le retrouve chez SIGMUND FREUD ...

¹² L. Binswanger, psychiatre et fondateur de la Daseinanalyse, utilise comme fil conducteur dans toute son œuvre le thème fondamental de l'homme dans la psychiatrie. « L'homme — l'homme malade et l'homme soignant — n'est en situation dans la psychiatrie que si la psychiatrie est en situation dans l'homme. Car l'homme est le là de toutes ces régions scientifiques, sans lequel elles ne sont qu'espaces inhabités, systèmes et filigranes du vide et de l'absence. » cité par H. Maldiney, in *Regard, parole, espace, L'Âge d'Homme, 1973, p. 209.* [Après vérification, la citation n'est pas entre guillemets : il y a donc un doute : s'agit-il de propos de Binswanger ou de Maldiney ?]

¹³ Tosquelles appelait ce circuit général une « danse pulsionnelle » qui nous révèle peut-être l'ancestral de l'existence avant chaque thématization pathologique.

SIGMUND FREUD, Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse (1933), Gallimard.
(31^e conférence)

<http://ecx.images-amazon.com/images/I/4197N81HOQL. SS500 .jpg>

« **Wo Es war, soll Ich werden** »

C'est la phrase de base de toute la thématique métapsychologique de **FREUD**
Parmi toutes les traductions (dont les plus loufoques comme : « Le moi doit déloger le ça »,

<http://www.traduirefreud.com/page5.html>

<http://www.oedipe.org/fr/actualites/traduire#note-id2308812>

C'est celle de **JACQUES LACAN** que **JEAN OURY** retient :

Là où c'était (ça fût), le Ich (Je) doit advenir

Lacan hésitait à mettre *Je*. Plutôt *Ich* qui veut dire plus de choses.

✦ **La notion d'Umgang chez Weizsäcker**

Tout ça est pris d'un mouvement de ce qu'il appelle **Umgang** : marcher autour, le *commerce*, faire le tour de ce qui est... (très approximativement)

Cf. plus haut, p. 7

JEAN OURY, « Processus de création et psychiatrie », Chimères, n° 3, automne 1987

http://www.revue-chimeres.fr/drupal_chimeres/files/03chi06.pdf

Des références de Jean OURY sur le rapprochement Weizsäcker / Szondi, je conserve cette phrase que je ne comprends pas pour l'instant :

« **Il reste Le vecteur Sch, combinatoire, de l'ordre de l'être et de l'avoir (qui n'est pas de l'ordre du pathique)** ».

✦ **Des « catégories » du pathique**

On voit bien que c'est tout ça qui est en jeu dans : « Entrez, monsieur, asseyez-vous... »

Mais dans quelle catégorie de pathique se présente celui qui vient d'arriver dans le bureau ?

Un paquet de verbes pathiques ? ou bien, est-ce que l'on peut distinguer quelque chose ? Une espèce d'atmosphère avec une « indexation » : quelqu'un qui arrive en état maniaque, c'est pas la même chose que celui qui arrive dans un état de stupeur catatonique, ou un mélancolique...

Sur ce plan-là, l'apport des psychiatres phénoménologues est important :

◆ **Henricus C. RÜMKE, Praecox gefühl**

JEAN OURY, « Pathique et fonction d'accueil en psychothérapie institutionnelle », in JACQUES SCHOTTE (éd.) Le Contact, De Boeck, 1990.

[http://www.lacanw.be/archives/institutionnalites/Le%20contact%20\(J.%20Schotte%20ed.\)pdf](http://www.lacanw.be/archives/institutionnalites/Le%20contact%20(J.%20Schotte%20ed.)pdf)

« Je voudrais pour terminer dire encore un mot du *Praecox Gefühl*. Personnellement, le *Praecox Gefühl* me semble une nécessité de base. Avant même qu'il y ait l'action, il est nécessaire de pouvoir s'orienter. Les comportements catégoriels, au sens de Goldstein, dans une situation qui apparemment est confuse, doivent délimiter ce qui est essentiel : par exemple la dangerosité suicidaire. Le *Praecox Gefühl* n'est pas un diagnostic polydimensionnel au sens de Kretschmer. Ce sont les vecteurs de danger, pour les cas présents, qui forcément s'articulent avec une sorte de "voyance", ou de sympathie au sens de Minkowski (diagnostic par sympathie...). C'est là que se pose l'articulation avec, à mon avis, une des plus grandes fonctions qu'a également bien situées Weizsäcker : "la décision". Il s'agit toujours d'une décision. Pendant un an, dans un séminaire à Ste Anne sur la décision, j'avais été amené à privilégier le terme de "décisoire", au sens ancien du terme, au sens de la dimension de surgissement (*aïon*, *aoriste*...). Pour qu'il y ait du decisoire, il est nécessaire de s'appuyer sur une prégnance, catégorielle, sur le *Praecox Gefühl*. Mais la décision elle-même sera *kairos*, c'est-à-dire le moment opportun d'intervenir, qui n'a de sens, il me semble, que si on fait la boucle avec le decisoire, avec *aïon*, avec cette dimension de tension de durée, cette dimension stoïcienne des choses. C'est cette boucle-là qui fait que la décision a lieu à un moment opportun. C'est un peu ce que Lacan veut dire dans sa «logique assertive» quand il parle des trois temps : l'instant de voir, le temps pour comprendre et le moment de conclure. Pour qu'il y ait un "moment de conclure", il faut qu'il y ait un "instant de voir", même si les deux ont lieu presque en même temps.

Il me semble que ce n'est qu'à ce moment-là qu'il y a assomption du risque, en tenant compte d'autrui dans son opacité. C'est le niveau éthique : on est responsable (comme dit Levinas) de la responsabilité d'autrui. Cela ne veut pas dire qu'on va se substituer à lui : on

est responsable de la responsabilité d'autrui dans cette décision dont on sait bien qu'elle n'est que passagère et très courte, mais qui va permettre de faire une coupure dans cette existence errante, dans cet égarement. C'est cette coupure qui est de l'ordre du *kairos*, mais associé au décisoire. »¹⁴

Autour de **RÜMKE**, *praecox gefuhl*, **LACAN**, *instant de voir*, ...

Quelques prises de notes à relire

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/JO0506/JO_060315.pdf

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/JO0607/JO_070620.pdf

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/JO0708/JO_080116.pdf

◆ la dimension kinesthésique de la présence

Voir la séance du mois de juin 2007,

Autour de **JULIAN AJURRIAGUERRA**, **François TOSQUELLES**

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/JO0607/JO_070620.pdf

Dans la rencontre, il y a une dimension kinesthésique qui est variable (ça dépend des gens que l'on rencontre) et statique (une certaine forme) à la fois. Tout ça est en jeu.

Pour pouvoir être dans cette dimension-là, cela nécessite non pas apprentissage, mais c'est quelque chose qui peut s'affiner...

Une dimension ... de nécessité ... presque empirique...

C'est notre travail d'être sensible à ça...

[quatrième mouvement]



la possibilisation de la rencontre : comment l'institutionnaliser ?

Peut-on institutionnaliser (« mot terrible ») ce genre d'exercice « subtil » ?
(comme de jouer d'un instrument)

¹⁴ Même remarque que pour la citation p.7.

Comment articuler tout ce qui vient d'être mis en question sur une dimension institutionnelle ? Comment faire le saut ?

✚ Il faut être tranquille

En psychiatrie, souvent ça n'est pas possible d'avoir une suffisante liberté d'exercice de sa kinesthésie diagnostique et d'intervention auprès de l'autre, et de décision.

✚ Le « décisoire »

Reprenant **WEIZSÄCKER** et en « poussant un peu », **JEAN OURY** a donc proposé La notion de « décisoire » (Cf. page précédente)

Il y a tout un mouvement qui fait qu'il y a quelque chose qui se décide, un processus pas forcément pris par une seule personne.

Le décisoire fait partie de la rencontre.

Dans une consultation, il y a une décision. On ne va pas tout le temps rester dans le même paysage (« ça va sentir le mois ! »)

Comment **pouvoir passer** d'un état à l'autre ? Ça dépend aussi de la « caractérologie »...

Par exemple, les gens qui sont « visqueux », les « glischroïdes »

Sur les travaux de **Françoise MINKOWSKA**
MARTINE STASSART, « **L'épilepsie essentielle aux tests de Szondi et Rorscach** »

<http://home.scarlet.be/cep/CAHIERS/m408.pdf>

✚ Grilles sémiotiques / Formes de diagnostic

[Pas de distinction catégorique à faire entre médecine, neurologie, psychiatrie... sinon c'est du « découpage industriel » !]

[8][au quotidien :

JEAN OURY pense à quelqu'un de remarquable, avec des lésions suite à un accident vasculaire cérébral, qui ne peut plus distinguer l'essentiel de l'accessoire, qui continue de parler, sans pouvoir tirer une barre pour **pouvoir passer** à une

autre idée... Mais ça n'est pas « glischroïde » : c'est plutôt une perte, peut-être provisoire, par lésions neurologiques, du comportement catégoriel de Goldstein.

Sur **Kurt GOLDSTIEN**

http://en.wikipedia.org/wiki/Kurt_Goldstein
http://www.gallimard.fr/auteurs/Kurt_Goldstein.htm

JEAN OURY, « Suite de la conversation avec Henri Maldiney, Salomon Resnik et Pierre Delion »

<http://www.cairn.info/revue-de-psychotherapie-psychanalytique-de-groupe-2001-1-page-47.htm>

On ne peut pas parler pareil avec tous les patients.

C'est par un processus diagnostique très complexe que l'on peut « entrer », « être au niveau » de ce qui est en question...

...C'est à ce moment là qu'on est dans le paysage !

Il n'y a pas de contradiction entre « être dans le paysage » et « faire le diagnostic » : Autrement, on n'y est pas dans le paysage !

Ça nécessite, sur place, dans l'entrevue la plus minime, une complexité de choses.

Recevoir quelqu'un est d'une complexité extraordinaire, sinon on est dans le simplisme !

➡ **Mais cela peut être fragilisé quand on est pris dans des systèmes bureaucratiques, institutionnels, de constructions plus ou moins hypothétiques pseudo-scientifiques qui nous empêchent d'être dans le paysage (de l'autre).**

Tout cela paraît banal, aller de soi, et pourtant il faut en parler...



nécessité d'une base :

une métapsychologie

Pour pouvoir, non pas faire un diagnostic, mais moduler quelque chose de la tuché, rencontre, il faut avoir quelques arrières : une métapsychologie, suivant en cela l'exemple de **FREUD**.



Des outils conceptuels

Parmi ces outils conceptuels, il y a ceux qui appartiennent à tout le monde et ceux qu'on fabrique pour soi.

JACQUES LACAN, Séminaire I, *Les Écrits techniques de Freud (1953-1954)*, Seuil, 1975, « Points essais », p. 21.

« La simplicité et la franchise du ton sont déjà, à elles toutes seules, une sorte de leçon. En particulier, l'aisance avec laquelle la question des règles pratiques à observer est traitée nous fait voir combien il s'agissait là, pour Freud, d'un instrument, au sens où on dit qu'on a un marteau bien en main. Bien à ma main à moi, dit-il en somme, et voilà comment, moi, j'ai l'habitude de le tenir. D'autres peut-être préféreraient un instrument un tout petit peu différent, plus à leur main. » (13 janvier 1954)

JEAN OURY, « Le pré-pathique et le tailleur de pierre », *Chimères*, n° 40,

http://www.revue-chimeres.fr/drupal_chimeres/files/40chi04.pdf



Les concepts fondamentaux

Ics, transfert, répétition, pulsion, aliénation

Ils font partie du champ de travail, pas seulement expérimental mais pris dans la praxis.



➡ **Se poser la question : Quels sont les outils qui me permettent de m'orienter dans la rencontre avec l'autre qui se présente** (que ce soit dans une consultation et dans l'échange d'un clin d'œil) ?

✚ Poser des hypothèses abductives

Là se posent les problèmes, qui vont être des hypothèses, abductives, au sens de **PEIRCE**.

Sur **PEIRCE** et le **faillibilisme**,
Voir les prises de notes de décembre
http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/JO0708/JO_071219.pdf

« Le chemin se fait en marchant »

Antonio MACHADO

« Das Wegkarakter des Denkens »

Martin HEIDEGGER

Antonio MACHADO, Cantares
<http://www.los-poetas.com/a/mach1.htm>
Martin HEIDEGGER, Le Principe de raison (1955), « Tel », Gallimard
http://ecx.images-amazon.com/images/I/418G6E30MHL_55500.jpg
Voir les prises de notes de novembre
http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/JO0708/JO_071121.pdf

Toutes les idées viennent comme ça...
On ne part pas avec des idées toutes faites...
Autrement, ça n'est pas la peine de partir...

✚ La dimension d'ouverture de la rencontre

Pour pouvoir « délimiter », il faut de l'« ouvert ».

Un schizophrène, dans une structure chronique : on peut dire qu'il est enfermé dans lui-même, mais il n'a pas de limites.

Sur l'ouverture et la limite : Voir les prises de notes de juin 2007
http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/JO0607/JO_070620.pdf

D'où la nécessité de faire des **greffes d'ouvert**...

✚ Gisela PANKOW, « greffes de transfert »

... dit autrement par Gisela PANKOW...

Voir les prises de notes de décembre
http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/JO0708/JO_071219.pdf

✚ JEAN OURY, « greffes du dire »

... Ou comme dit aussi JO des « greffes du dire ».

À bien distinguer :

- Le **dire** du côté du **langage**
- Le **dit** du côté de la **langue**

Sur le dire et le dit,
La Fabrique du dire selon **JEAN OURY**,
Voir les prises de notes de janvier
http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/JO0708/JO_080116.pdf
l'apport de **MARC RICHI**,
Voir les prises de notes de mars
http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/JO0708/JO_080319.pdf

✚ Praxis

Il faut à la fois parler (de) et expérimenter ce dont il est question...

[9][au quotidien :

« Quelqu'un se présente, dans un état dépressif, apparemment grave, qui n'est pas mélancolique — mais c'est quelquefois pire — avec des risques de passage à l'acte suicidaire, malgré tout on peut parler ... donner des antidépresseurs... Et on se dit : Ça va aller. C'est terrible, mais ça va aller...
Par contre, un autre se présente, avec les mêmes symptômes— même moins — et on se dit : Oh... ça va être long... »

Pourquoi dit-on ça ? Ça n'est pas une fantaisie...

KURT SCHNEIDER, psychiatre allemand de Heidelberg, parlait de **Hintergrund reaktion** : des réactions avec un arrière fond.

http://fr.wikipedia.org/wiki/Kurt_Schneider

Par rapport à un cas semblable, comment poser l'hypothèse abductive de métapsychologie ?

Il s'agit d'estimer ce qu'il en est de ce que l'on peut définir — mais qui n'est pas défini d'une façon exhaustive et qui est très variable selon les auteurs, donc autant l'élaborer soi-même— ce que JO appelle « Le narcissisme originaire »

✦ L'étoffe du « narcissisme originaire »

Cette formule étant à entendre au sens de **JACQUES SCHOTTE** qui établit une différence au sujet du narcissisme **primaire** chez Freud, entre narcissisme **originaire** et narcissisme **spéculaire**.

Voir les prises de notes de la séance de septembre
http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/JO0708/JO_070919.pdf

C'est quelque chose de l'ordre de la **base** de la personnalité, des arrières, ce qu'il en est de la « consistance ».

Quand on dit : Celui-là ça ne va pas, c'est qu'il y a des failles, une solidité « un peu vermoulue ».

Ça tient ou ça tient pas... y a de « l'étoffe », comme on dit... de l'ordre de la base de la personnalité, de la « bonne terre », de la matière (hylé) solide...

L'exemple de **Sur le théâtre de marionnettes** de **HEINRICH VON KLEIST** :

Le danseur qui estime ne jamais pouvoir atteindre la virtuosité de mouvement de la marionnette, parce que l'âme, ou centre de gravité, est dans son corps, tandis que pour la marionnette c'est le maître qui la tient entre ses doigts.



HEINZ KOHUT a développé une réflexion à partir de l'exemple de **KLEIST**

Voir les prises de notes de décembre et janvier
http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/JO0708/JO_071219.pdf
http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/JO0708/JO_080116.pdf

JEAN OURY, « Suite de la conversation avec Henri Maldiney, Salomon Resnik et Pierre Delion »

<http://www.cairn.info/revue-de-psychotherapie-psychanalytique-de-groupe-2001-1-page-47.htm>

JEAN OURY reprend l'exemple de **FREUD** : un cristal transparent qu'on laisse tomber et qui se casse suivant certaines lignes selon les lois de la cristallisation. Mais parfois peut apparaître n'importe quoi : il y a une structure qui ne se voit pas. C'est justement là qu'on peut sentir existentiellement que c'est pas solide : si ça se casse, ça fera mille morceaux !

SIGMUND FREUD, *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse (1933)*, Gallimard

http://ecx.images-amazon.com/images/I/4197N81HQQL_S5500.jpg

« Nous savons que la pathologie est capable, en amplifiant les manifestations, en les rendant pour ainsi dire plus grossières, d'attirer notre attention sur des conditions normales qui, sans cela, seraient restées inaperçues. Là où la pathologie nous montre une rupture ou une fêlure (*einen Bruch oder Riss*), il n'y a peut-être normalement un clivage (*eine Gliederung*). Si nous jetons par terre un cristal, il se brise, mais pas n'importe comment. Il tombe en morceaux suivant ses lignes de clivages (*Spaltrichtungen*), morceaux dont la délimitation, quoique invisible, était cependant déterminée auparavant dans la structure du cristal. »

JEAN OURY parle de « narcissisme originaire mal foutu », fragile : ça tient mais il ne faut pas trop y toucher.

Il peut se faire que quelqu'un serait resté tout à fait *normal* tout le temps, s'il ne s'était pas produit tel ou tel événement (un déménagement, la perte d'un travail) qui a tout fait basculer et a déclenché un processus.

S'il n'avait pas perdu son travail, il serait resté « normal », apparemment, simplement fragile. Après, c'est pas rattrapable. Si ça s'est déclenché, on peut dire qu'il y a avait comme une sorte de fragilité intrinsèque, *endogène* ...

Ça n'est pas du tout étranger à l'analyse institutionnelle de tenir compte de cette dimension-là.

JEAN OURY, « **Chemins vers la clinique** »,
L'Évolution psychiatrique, n° 72, 2007/3

<http://www.sciencedirect.com/science/journal/00143855>

« J'aime bien citer Lopez Ibor dans ce qu'il dénomme "reacciòn cristalizada", réaction cristallisée. Arrive quelqu'un dans un état dépressif, suite à des raisons apparentes, plus de travail, il a démenagé, sa femme l'a quitté, il n'a plus de copains, etc. Il y a de quoi être déprimé ! On va arranger ça ! On va lui trouver du travail, prévenir l'assistante sociale, aller voir le logement, contacter les copains, les prévenir, etc. Or ça ne change rien, il est toujours aussi déprimé ! Tous ces événements malheureux ont déclenché l'état dépressif ; s'il n'y avait pas eu ça, il n'aurait pas été dépressif, c'est évident. Mais ces événements ont déclenché, mis à jour quelque chose de l'ordre de ce qu'on appelle – carrefour épistémologique difficile – "l'endogène". C'est un terme difficile à articuler. Il me semble qu'une approche très précise se trouve, entre autres, dans le livre de Tellenbach paru en allemand en 1962 : *La Mélancolie* (il n'a été traduit en français qu'une vingtaine d'années après). Il parle de l'endogène, de "l'endokinèse", articulant ces notions avec les élaborations de Kretschmer. Donc cette réaction "cristalizada", fait apparaître quelque chose qui aurait pu être camouflé pendant toute l'existence. Il est difficile de démêler tous les facteurs qui articulent endogène et exogène. Si on met des gens dans un quartier d'agités, ou un quartier de gâteaux, ne risque-t-on pas de déclencher des états pathologiques gravissimes ? Voilà, c'est une première approche de l'analyse institutionnelle. »

JUAN JOSÉ LOPEZ-IBOR, la « **reaccion cristalizada** »

JUAN JOSÉ LOPEZ-IBOR, *El libro de la vida sexual*,
Barcelona, Ed. Danae, 1968

<http://higronauta.blogspot.com/2005/08/el-libro-de-la-vida-sexual-la-felacin.html>

http://www.elaleph.com/libros.cfm?item=1240831&style=libro_usado#comentario

Un article de **JUAN JOSÉ LOPEZ-IBOR**, « L'angoisse vitale »,

sur le site de **MICHEL BALAT** :

<http://www.balat.fr/spip.php?article390>

Voir les prises de notes d'octobre 2006

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/J00607/J0_061018.pdf

Biographie en espagnol de **LOPEZ-IBOR**

http://www.biografiasyvidas.com/biografia/l/lopez_ibor.htm

<http://www.edukativos.com/biografias/biografia4685.html>

Un article, en espagnol...

http://www.alcmeon.com.ar/6/21/a21_04.htm

HUBERTUS C. TELLENBACH : sur l'endogène, l'endokinèse...

Des articles citant **TELLENBACH**

<http://www.erudit.org/revue/hp/2003/v59/n1/000787ar.html>

<http://www.daseinsanalyse.be/ontokinepsych.htm>

Voir le livre de **JACQUES SCHOTTE**, *Szondi avec Freud*

http://books.google.fr/books?id=L_qYfcOEC&pg=PA100&lpq=PA100&dq=tellenbach,+endogene&source=web&ots=GDraYruApl&sig=HCeHqX1XfwMy2mcobdqETjir_qQ&hl=fr&sa=X&oi=book_result&resnum=6&ct=result

On a affaire à ça :

Dans la vie quotidienne, cela nécessite la mise en place de toute une « gamme de possibilisations concrètes » : des sortes de niveaux d'existences, de surfaces d'existences, dans la vie quotidienne... qu'il puisse y avoir des occasions, des rencontres, ou la possibilité de ne rien faire ! mais non pas enfermer le type parce qu'il est soi-disant dangereux pour lui-même et pour les autres dans une cellule et de l'attacher, comme ça se fait de plus en plus !

On pourra toujours faire des diagnostics, ça ne vaudra plus rien dire ! On fera le diagnostic de notre propre comportement, mais justement il ne se fait pas ! c'est ce que j'ai appelé il y a belle lurette :

Faire une analyse permanente de la pathoplastie : cad de troubles qui sont déclenchés par la façon de se comporter.

Écouter **JEAN OURY** (1'27)

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/sons/J0/J0_080521_pathoplastie.mp3

➡ **Tout cela nécessite une analyse permanente de la PATHOPLASTIE**

↗ **Analyse institutionnelle et « pathoplastie »**

Faire une analyse permanente de la pathoplastie, cad de troubles qui sont déclenchés par la façon de se comporter.

JEAN OURY, « **Les résistances** »

http://www.minkowska.com/article.php3?id_article=1313

JEAN OURY, *Les Séminaires de La Borde, 1996-1997*,
Éditions du Champ social, 1999

<http://www.decitre.fr/livres/Les-seminaires-de-La-Borde-1996-1997.aspx/9782913376014>

MICHEL BALAT, *Causeries de Canet, séance du 22 novembre 2004*

<http://www.balat.fr/spip.php?article170>

JEAN OURY rappelle le travail d'**Eve-Marie ROTH** à Sarreguemines

... On se voit dans un mois... Si « Dieu le veut »... On dit ça ?... »

Relire à ce sujet :

Eve-Marie ROTH, Edmond HEITZMANN, « Les ateliers d'ergothérapie dans un service de psychiatrie fermée (Unité pour malades difficiles), Travailler, « Le travail inestimable » (coordonné par Lise Gagnard et Pascale Molinier), n° 19, 2008/1, p. 81-102.

Site d'accès à la revue Travailler. Les autres numéros

<http://www.cnam.fr/psychanalyse/recherche/revue/>

<http://www.cairn.info/revue-travailler.htm>

« Le conseil des patients est une réunion ouverte de droit à tous les patients de l'unité (un ou deux infirmiers par réunion, un médecin ou le surveillant chef ou la psychologue), qui dure une heure, planifié en fin de demi-journée, à un jour et un horaire fixes ; il a lieu dans la salle de séjour.

L'ordre du jour consiste rituellement en cinq points définis à l'avance : 1/ Rappel de la réunion précédente ; 2/ Quoi de neuf ? ; 3/ Plaintes et critiques ; 4/ Encouragements et félicitations ; 5/ Bonnes résolutions et tâches pour la semaine.

Il s'agit d'un outil permettant de lutter contre l'aliénation dans ses deux dimensions sociale (cloisonnement, uniformisation, oppression) et mentale, grâce à la différenciation et à l'articulation des notions de statut, rôle et fonction (Jean Oury, *Le Collectif. Séminaire de Sainte-Anne, Scarabée/CEMEA, 1986*). C'est un lieu d'apprentissage d'une démocratie participative (pour les patients mais aussi pour les soignants) : remplacer « la loi du plus fort » par des règles de vie en commun librement acceptées. La présidence et le secrétariat (qui tient un cahier de conseil) sont assurés par des patients.

Environ un tiers à la moitié des patients participent aux réunions. Des améliorations concrètes de la vie quotidienne ont pu être obtenues. Par exemple, à la suite de plaintes des patients, suivies de nombreuses discussions (jusqu'au CHSCT), deux douches sur trois ont été munies de rideaux afin de préserver l'intimité des patients, ils disposent d'eau chaude pour le café, etc. Les efforts des soignants et des patients sont reconnus et appréciés publiquement.

D'une manière ou d'une autre, le comportement de la plupart des patients s'est amélioré : tel patient décrit autrefois comme violent, nettoie de sa propre initiative les tables de la cour, tel patient humilié s'exerce à la présidence.

Nous avons constaté que les internes de garde sont alors moins souvent appelés. (E.-M Roth, M. Rabih, V. Gangloff, « Psychose, institution, unités pour malades difficiles. À propos de l'institution des conseils de patient », in *L'Autisme et la psychose à travers les âges de la vie, collectif, sous la direction de Pierre Delion, Erès, 2000.* »

Spirales

21 mai 2008

L'analyse institutionnelle

[premier mouvement]

- Silence / sens
- **le diagnostic**
 - la prudence en matière de diagnostic
 - espèce d'espace
 - la vertu du balayeur : balayer l'espace
 - une certaine surface de neutralité
- **la réduction phénoménologique transcendantale**
- **la relation avec l'autre**
 - dans le même paysage
 - « la disparité subjective » de LACAN
 - le pathique [1] : vers une « démarche diagnostique »
- **la fonction scribe**
 - nécessité d'établir une distinction entre *inscrire* et *écrire*
 - « Niederschrift » : l'inscription

[deuxième mouvement]

- **diagnostic et rencontre**
 - ne pas confondre *neutralité* et *neutralisation*
 - la *neutralité* exige un appareillage de « subtilités »
 - la *neutralité* nécessite un processus diagnostique
- **le sérieux (KIERKEGAARD)**
- **lutter contre la fétichisation**

[troisième mouvement]

- **la rencontre : *Tuché* et *Automaton***
- **l'interprétation : une rencontre**
 - l'interprétation « déchaîne la vérité »
- **la rencontre : *Lekton* et *Tunkanon***
 - pathologie du *Lekton*
 - l'objet
- **la rencontre : être avec**
 - une sorte d'atmosphère (TELLENBACH)
 - être avec
- **le pathique [2]**
 - l'amature du pathique : les « verbes pathiques »
 - l'apport de SCHOTTE = WEIZSÄCKER + SZONDI
 - *Sollen*, le verbe éthique par excellence
 - la notion d'*Umgang* chez WEIZSÄCKER
 - des « catégories » du pathique
 - > RÜMKE, « Praecox Gefühl »
 - > dimension kinesthésique de la présence

[quatrième mouvement]

- **la possibilisation de la rencontre : comme l'institutionnaliser ?**
 - il faut être tranquille
 - le « décisoire »
 - grilles sémiotiques / formes de diagnostic
- **nécessité d'une base : une métapsychologie**
 - des outils conceptuels
 - les concepts fondamentaux
 - poser des hypothèses abductives
 - la dimension d'ouverture de la rencontre
 - PANKOW, les « greffes de transfert »
 - OURY, les « greffes du dire »
 - *praxis*
 - analyse institutionnelle et « pathoplastie »